QUATORZIÈME ANNÉE. — N° 334 1er Décembre 1910 LE NUMÉRO : 50 CENT.

L'ÉCHO DU MERVEILLEUX

UN HÉROS FRANÇAIS EXTERMINÉ
par les Sorciers du Maroc

L'ÉCHO DU MERVEILLEUX *avait déjà reproduit, d'après la* Clinique infantile, *journal de médecine de l'enfance, que dirige le Dr G. Variot, l'éminent médecin de l'hôpital des Enfants-Malades, un article du Dr Emile Mauchamp, alors vivant et médecin du gouvernement français au Maroc.*

Cette fois, comme nous l'avions annoncé précédemment à nos lecteurs, nous avons la bonne fortune de donner des extraits importants et suivis d'un manuscrit inédit que le père du héros de Marrakech a confié à M. Jules Bois. Il s'agit de la sorcellerie au Maroc. On le sait, Emile Mauchamp fut assassiné lâchement par la populace ignorante du Maroc.

Après sa mort, Emile Mauchamp, dont on a trouvé les papiers maculés de son sang, se vengera donc en faisant plus de lumière sur les ténèbres où l'Islam plonge les fanatiques.

Nous citerons un peu plus loin la lettre de M. L. Mauchamp, un esprit des plus distingués, père du docteur, apportant à notre éminent confrère toute l'autorité et la confiance nécessaires pour diriger cette importante publication. Mais auparavant nous donnons dans ses grandes lignes le discours éloquent et ému prononcé par M. Jules Bois sur la tombe de ce vaillant Français, en présence du ministre des Affaires Etrangères, lors de l'érection du monument consacré au héros de Marrakech sur une des places les plus importantes de Chalon-sur-Saône, sa ville natale.

*Ce discours sera la préface en quelque sorte de ces importants documents dont les lecteurs de l'*ECHO DU MERVEILLEUX *ont la primeur et qui bientôt seront un gros succès de librairie.*

LA PORTE DE LA MAISON DU DOCTEUR
forcée par les sorciers et les émeutiers

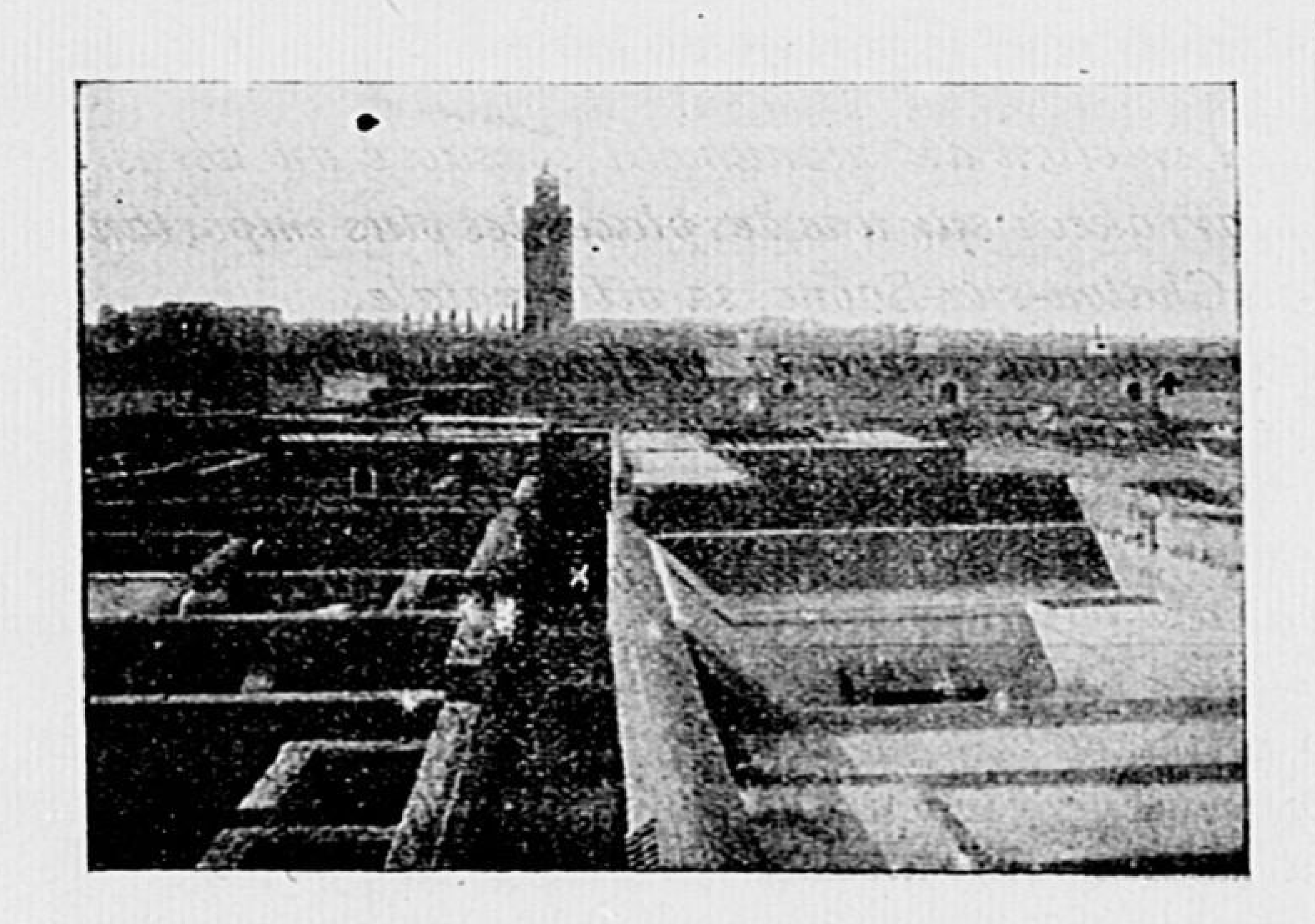
Au moment où sur cette tombe est déposée une couronne, symbole du souvenir victorieux de la mort, les larmes viennent plus aisément aux yeux que les paroles. Emile Mauchamp, je ne saurai te dire, t'ayant connu et aimé, de ces phrases solennelles que l'on emploie pour ceux qui nous sont étrangers.

La Société des Gens de Lettres, dont j'ai eu l'honneur d'être le vice-président, ne te comptait pas parmi ses membres sur ses registres, mais il suffit que tu aies été un écrivain et des meilleurs, de ceux qui font du style le vêtement de la vérité et de la parole un instrument de bienfaits, pour qu'elle veuille aujourd'hui te rendre cet hommage et t'apporter une feuille de ce laurier invisible qu'on appelle la Gloire.

J'aurais voulu qu'elle choisît quelqu'un de plus digne, elle ne pouvait pas en désigner un à qui tu fus plus cher. Nous nous sommes rencontrés la première fois hors de France, dans un de ces

pays où il y a luttes d'influences, et où un bon Français est peut-être encore plus nécessaire à sa patrie, que dans sa patrie même. C'était en Palestine, à Jérusalem, où nous avons passé un mois ensemble, vivant pour ainsi dire d'une vie quasi commune, qui m'a permis d'apprécier l'œuvre que, si jeune, déjà, tu accomplissais avec tant de talent, de bonne humeur et de dévouement, sans te ménager et sans chercher à te faire valoir.

Tout de suite, tu m'as conquis et, en peu de jours, tu es devenu un de ces amis qu'on peut ne



IMPASSE DEVANT LA MAISON DU DOCTEUR
là où les sorciers et la populace l'ont tué

pas revoir souvent avec les yeux du corps, mais qui sont présents dans notre cœur, qui y sont chez eux et que la mort elle-même n'expulse plus. Je t'aimais encore parce que, de t'avoir connu, s'accroissait mon orgueil national et que la France me paraissait meilleure et plus grande de t'avoir pour fils. En effet, tu incarnais les qualités primordiales de la race, par lesquelles on la reconnaît entre toutes les autres et qui lui maintiennent cette suprématie qui ne lui vient plus du nombre, mais toujours de l'initiative et de l'esprit.

Tu n'étais pas de ceux que tente une vie somnolente et égoïste, tu portais en toi cette énergie particulière qui fait les savants, les apôtres, les pionniers du progrès. Ton cerveau discipliné à nos méthodes intellectuelles, riche par l'héritage scientifique d'un glorieux passé, recevait de ton cœur l'afflux d'un sang généreux avide de transformer en actes immédiats les inspirations les plus belles. Médecin, tu ne songeais qu'à faire de ton savoir, de ton expérience, le réconfort des humbles, des malades et des malheureux. Ton zèle s'augmentait à la pensée de faire aimer davantage la France en te faisant aimer de ces foules étrangères, plus méfiantes d'être ignorantes, car l'ignorance est la source de tant de fautes et de tant d'erreurs. Qui l'a su mieux que toi, toi qui la combattis sans cesse pendant toute ta vie, toi qui, par elle, es mort ?

Et tu livrais ces batailles pacifiques avec une grâce bien française. Et le sourire bienveillant qui accompagnait tes conseils et tes remèdes leur donnait plus d'efficacité et plus de prix. Tu avais conquis, là-bas, en Palestine, l'âme difficile et murée des Musulmans, comme plus tard, tu devais, en plein Maroc encore sauvage, essayer de nous conquérir des multitudes, hélas ! encore trop fanatiques, particulièrement hostiles à notre influence parce qu'elles n'en comprennent pas la douceur civilisatrice et que des ennemis cherchent sournoisement à travestir nos projets et à calomnier nos intentions.

Jamais tu ne fus pédant, dédaigneux, plein de morgue comme ces adversaires, Européens pourtant, que nous rencontrons dans le Levant et dans l'Afrique. Toujours tu fus simple, alerte, spirituel, bon et doux, et ces qualités n'empêchaient point que tu ne fusses énergique, patient, obstiné même, résolu et brave dans le danger. Ta mort comme ta vie est là devant nous pour nous le prouver.

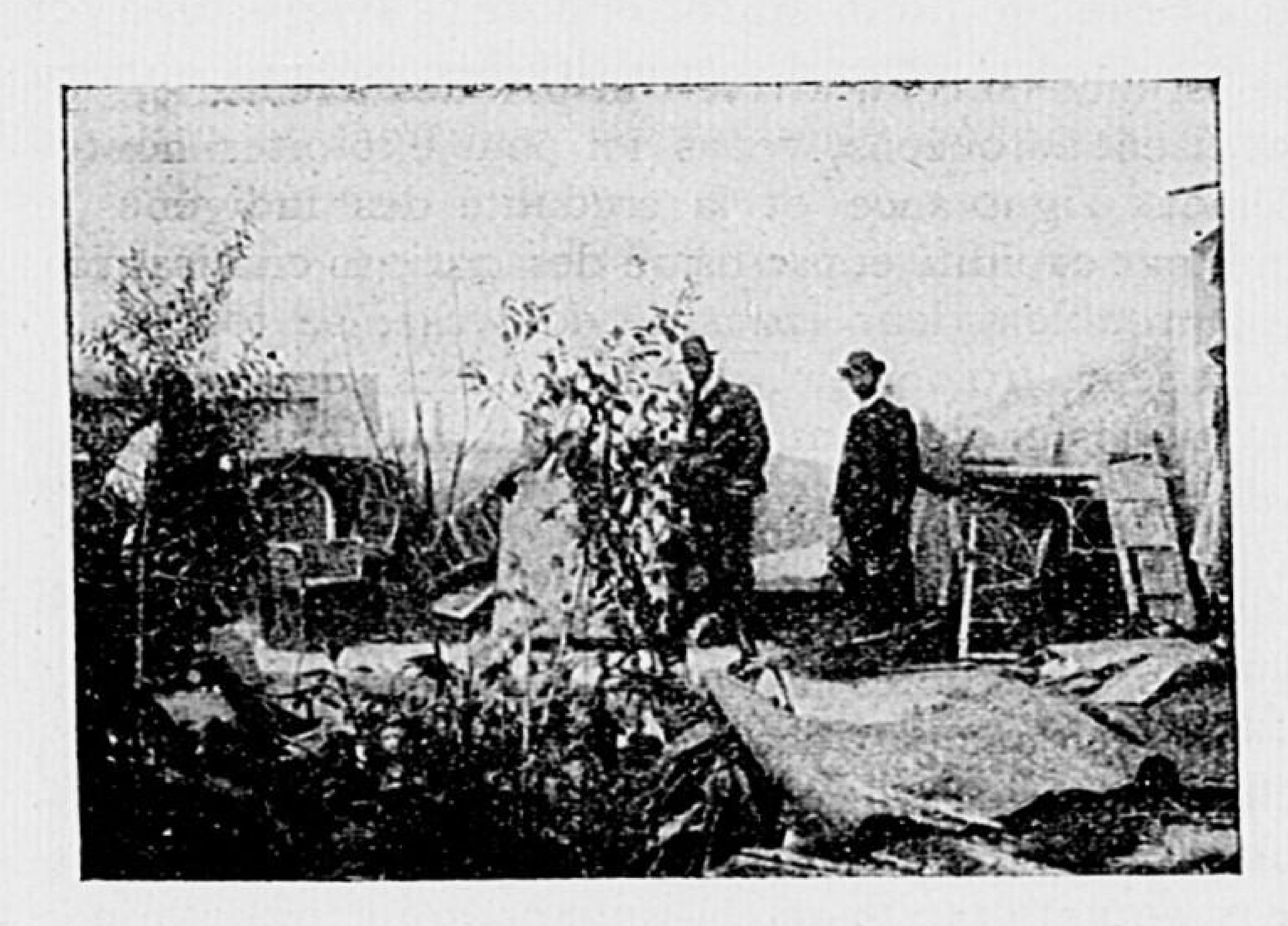
Certainement, ils ont compris ton âme et ses desseins profonds, ceux qui ont voulu que, pour te venger, — à part, bien entendu, les répressions nécessaires, — ce qui pouvait t'être le plus agréable, c'était que là même où tu fus massacré par une populace aveugle et trompée, s'élevât un hôpital portant ton nom, un hôpital où tes successeurs, tes disciples, guériront selon tes méthodes les enfants de tes assassins qui seront les premiers à te bénir et à remercier, à cause de toi, la France.

Car tu n'es pas mort pour nous, Emile Mauchamp. Il y a ceci d'admirable pour ceux qui, comme toi, ont fait de leur vie quelque chose qui dépasse leur personnalité, il y a ceci d'admirable, dis-je, que le meilleur d'eux-mêmes ne saurait mourir. Ton héroïsme, nous l'apprendrons à nos fils et nos arrière-neveux le garderont précieusement dans leur mémoire comme une source intarissable d'énergie, car une belle action est féconde,

elle se perpétue, étant admirée au point d'être imitée. Mais une autre façon de durer t'est réservée.

Ton père, qui t'avais légué cet héritage de courage et de vertus accumulé par les aïeux, va te donner une seconde vie en publiant un livre sur les superstitions du Maroc, sur la sorcellerie au Maroc, livre que tu avais écrit pour te délasser en quelque sorte et qui est aussi, quoique attrayant, un utile labeur, une autre manière de combattre scientifiquement les ennemis du progrès et de la France.

Je tiens à honneur que M. Mauchamp père ait bien voulu me confier l'agréable tâche de le seconder dans la modeste mesure qui me revient.



LE JARDIN DU DOCTEUR

En tout cas, il peut compter sur mon dévouement qui ne lui fera jamais faute ; ainsi nous continuerons autant qu'il nous sera possible l'effort civilisateur de ce pacifique héros, et, je le répète, ce sera notre manière de le venger, la manière qu'il approuverait le plus, si nous pouvions le consulter, et s'il pouvait nous répondre. Les vrais grands hommes n'ont pas la même morale que les hommes médiocres et petits, les rancunes personnelles n'existent pas pour eux, ou plutôt le mal qu'on leur a fait devient pour eux et pour ceux qui obéissent à leurs principes l'occasion de faire plus de bien encore.

Emile Mauchamp, je sais que si tu m'entends, tu m'approuves, et je crois que tu m'entends et que tu nous vois. Donne-nous la force de penser à toi virilement et, à travers nos larmes, d'apercevoir pour la suivre de loin la trace lumineuse que tu as laissée derrière toi.

JULES BOIS.

LA SORCELLERIE AU MAROC

Cher Monsieur,

Après le crime de Marrakech, je recevais de la Légation de France un paquet de papiers recueillis, par les soins de mon infortuné fils, dans sa maison pillée. Ce ne fut pas sans une douloureuse émotion que j'ouvris ce paquet qui contenait une quantité d'écrits et quelques photographies, le tout mis en lambeaux et horriblement souillé de sang et de boue : J'appris plus tard que les assassins-pillards s'étaient entretués pour le partage du butin.

Avec les restes sanglants du martyr c'était une partie de son âme que je recevais, quelque chose de son œuvre, pensant bien retrouver dans ces débris le manuscrit qu'il avait écrit sur la sorcellerie au Maroc, les notes auxquelles il avait consacré ses rares loisirs et qu'il avait à cœur de publier.

Cet amas de papiers déchiquetés recouverts de son écriture serrée, m'apparaissait comme une sorte de codicille posthume à son testament, parce que connaissant son cœur de Français, son ardent amour de la vérité, de la science et de l'humanité, je m'imagine que sous le poignard de ses bourreaux inconscients, au moment suprême où son âme s'échappant de ses lèvres [illegible]ser son corps inerte, avec sa dernière pensée pour les siens, il demandait que son œuvre commencée, et qu'il scellait de son sang, ne périt point.

Dans cette conviction, bien que sous l'obsession incessante de l'horrible vision, je m'imposai le pieux devoir de chercher parmi ces lambeaux ce qui pouvait intéresser la science, tout ce qui avait trait à la sorcellerie; je trouvai des notes dont je rassemblai les débris et, ce travail de patience accompli, j'eus la conviction qu'après un arrangement dans la forme et une fois précédées de l'introduction (le seul chapitre auquel l'auteur a pu donner, avant de mourir, la tournure littéraire), elles seraient, sauf quelques passages que les souillures rendaient illisibles, la traduction complète et surtout très exacte des révélations habilement arrachées non sans peine et sans danger aux talebs, aux sorciers marocains. Ces révélations contrôlent d'ailleurs pour la plupart les faits psychologiques et physiologiques recueillis par mon fils dans l'exercice de sa profession pendant son long séjour chez les peuples de l'Islam et dans l'étude desquels il était admirablement aidé par cet esprit d'observation du médecin qu'il possédait si bien.

Il vous avait fait part de l'intention qu'il avait déjà en quittant la Palestine, de publier ses observations

sur la mentalité arabe; il me l'a dit à son retour et j'ai retrouvé votre nom et des écrits de vous parmi les papiers recueillis à Marrakech.

Les notes rassemblées ont été classées et arrangées méthodiquement avec beaucoup de soins par une main amie. Aussitôt après le long travail de la mise au point, je les ai copiées et je vous les confie, cher monsieur, vous considérant, par l'estime que mon fils avait pour vous, par la connaissance que vous aviez de ses projets et par votre haute compétence dans les sciences métaphysiques et occultes, mieux que tout autre qualifié pour présenter cet ouvrage qui fera



PORTRAIT DU DOCTEUR MAUCHAMP

connaître dans l'intérêt de la science et de la civilisation, l'état d'âme du Marocain et les pratiques abominables habilement entretenues par les talebs pour le soustraire à l'influence salutaire de l'instruction et des progrès scientifiques.

Ce sera une œuvre d'hygiène morale à accomplir quand les causes de la pourriture seront connues chez ces peuplades farouches du Maghreb, dangereuses dans le voisinage immédiat de notre grande colonie africaine et aux portes de l'Europe civilisée; il n'est que temps, peut-être le comprendra-t-on, de balayer ces turpitudes.

P. MAUCHAMP.

LE SORCIER AU MAROC

Le sorcier pérore, explique, suggère : il détient les secrets de la terre, il pénètre les arcanes du ciel et de l'enfer; il en dispose. Il dispense aussi les sorts et les contre-sorts ; il est le complice des attentats occultes, mais il est aussi le défenseur de l'humanité contre les diables coalisés. Il trouve les trésors enfouis... qu'il partage. Il diagnostique et guérit les maladies. Pour faire passer le tout, il garde une attitude un peu lointaine, un peu étrange qui confirme les naïfs dans la sérénité exceptionnelle de son esprit et dans la formidable puissance de son pouvoir. Il pose, il domine, et surtout il défend ses prérogatives contre les étrangers qui le viennent concurrencer. Il soutient sa science traditionnelle et mystérieuse contre la science indiscrète, trop claire, trop simple des médecins *nosrani* qu'il accuse d'incapacité et parfois de très noirs desseins, aidé en cela, arrive-t-il, par des aventuriers qui se disent européens, venus ici pour exploiter honteusement l'ignorance et la crédulité des indigènes et qui, par cupidité et par haine des nations civilisatrices qui troublent leur industrie douteuse, se font consciemment, froidement, les complices des barbares fanatiques en donnant aux pires et aux plus stupides calomnies la force péremptoire, l'autorité décisive de leur prestige frelaté d'européen...

Aussi la superstition a-t-elle beau jeu avec des mentalités ainsi réduites et dirigées, superstition où la religion n'a qu'une part chaque jour plus restreinte. La religion évolue en effet de plus en plus vers le fétichisme, tourne à une sorte d'idolâtrie, à une sorte de paganisme, de polythéisme inconscient, religion de *saints* comme chez les catholiques attardés de certaines régions d'Espagne, d'Italie et de France, religion de fétiches comme chez les Russes iconolâtres. Les saints, les prophètes deviennent chez les Arabes, et même chez les Juifs, des déités véritables auxquelles on attribue des spécialités diverses comme dans nos églises en décadence, et qu'on implore avec une foi totale pour la guérison des maladies variées. On se confie également en la puissance miraculeuse des eaux et certaines sources jouissent, au Maroc, d'un prestige plus universel que nos Lourdes.

Le Très-Bas l'emporte nettement en influence sur le Très-Haut. On a bien un geste d'adoration et d'offrande vers ce dernier, mais en réalité on ne pense qu'au premier qui obsède l'esprit enfantin de ce peuple et qui semble plus à portée de ses désirs et de ses immédiates aspirations. Les diables sont en dehors de la toute-puissance divine, en quelque sorte en lutte d'influence et d'efficacité avec elle ; ils triomphent le plus souvent, autrement forts et puissants que Dieu. Qui donc au reste songerait à s'adresser à la divinité lointaine, inaccessible, si distante des réalités humaines pour découvrir un trésor ? Qui donc aurait l'idée de

l'invoquer pour nuire à autrui, de le prier pour détruire les effets diaboliques et les sortilèges ?

Ce sont là contingences trop misérables pour une si noble et si glorieuse puissance. Aussi on s'adresse aux démons qui fourmillent autour de l'humanité, qui se plaisent aux petites besognes, s'intéressent aux moindres faits de l'existence banale des hommes, et, pour y parvenir, on a recours au sorcier, qui est Dieu véritablement, et que seul on peut opposer aux puissances infernales avec lesquelles il a partie liée, qui connaît les mystères et les aboutissants de l'Au-dessous, qui détient les mots et les chiffres fatidiques.



UNE CÉRÉMONIE DU SABBAT

Tout ce qui est hors du domaine des petits guérisseurs, tout ce qui trouve leurs remèdes inefficaces, devient un stigmate infernal ou un effet des sortilèges. A force de conjurer le mal inconnu qui ne peut procéder que des esprits malins ou de la magie, on est arrivé à appeler ce mal, à recourir à ces esprits. De passive, de défensive, la sorcellerie est devenue active, agressive. L'irruption diabolique dans les affaires terrestres n'est plus une exception, c'est la règle commune, banale, admise et suivie. Pas de démoniaques exacerbés, comme on en trouve chez quelques fous en Europe, mais de simples gens qui croient bien tranquillement, sans irritation et qui acceptent avec une résignation fataliste les inconvénients quotidiens ; et, à côté d'eux, d'assez naïfs — quoique habiles — individus qui ne vivent.

Fanges, passions et désirs, ignominies et turpitudes, dépravations, sensualités, envies, haines : pour tout cela, les sorciers s'offrent comme associés, comme intermédiaires. Ils peuvent guérir ; ils peuvent tuer. Qu'importe ! magiciens pris à leur propres prestiges, convaincus à force de convaincre, ils ont acquis l'accoutumance blasée du métier. Marchands de sortilèges et de simples, évocateurs de larves, guides et prêtres des nécromancies abjectes, reniflant la semence, le sang et la pourriture des tombes, détraqueurs d'âmes et d'intelligences, aveugleurs d'esprits, ce sont ces sorciers, ces talebs, ces cheiks, ces empiristes qui sont les pires ennemis de la race qu'ils exploitent en l'avilissant... pires ennemis, cela va sans dire, de l'Europe en marche, qui sème sur ses pas le progrès, l'instruction, la lumière !

Certes, ce n'est pas l'Erinnye du Moyen âge, l'effrayante sorcière des Sabbats de minuit, l'infernale aboyeuse, pourchassée, redoutée, vivant une existence écartée et mystérieuse. Non, la sorcière, comme le taleb, mène ici une vie normale, parmi tout le monde, tant sa fonction est devenue naturelle, son sacerdoce indispensable, sa participation commune aux difficultés de la vie. Elle prépare bien certains de ses philtres dans l'isolement des nuits lunaires, mais elle opère aussi à domicile, au vu et au su de tous ; elle incante publiquement : guérisseuse de maux, conjuratrice des sorts aussi bien que complice des envoûtements et des magies mauvaises, nul ne la fuit, elle jouit de la considération générale.

Dr EMILE MAUCHAMP.

PRIME GRATUITE

Aux Abonnés de l'« Echo du Merveilleux ».

La Direction de l'*Echo du Merveilleux*, ne reculant devant aucun sacrifice pour satisfaire ses nombreux abonnés, vient de passer un traité avec le Tourisme, 15, avenue Hoche, à Paris.

Tous ceux de nos abonnés qui s'adresseront de notre part à « Tourisme » recevront une liste de commerçants.

Tout achat de un franc chez chacun de ces commerçants, et dont la facture acquittée sera présentée de notre part à Tourisme, donnera droit à un parcours gratuit de 1 kilomètre en chemin de fer, sur n'importe quelle ligne française,

LES FAITS MERVEILLEUX ACTUELS

A PROPOS DES INONDATIONS

REPORTAGES DANS UN FAUTEUIL

*** *Sur les Grandes Eaux.*

Que fera la Seine au moment où paraîtront ces lignes? Elle décroît aujourd'hui ; mais on sait bien qu'il suffira de quelques jours de pluie, comme nous en promet cet hiver, pour qu'enflée d'orgueil elle se lance encore à l'assaut de nos quais et de nos ponts. Débordés, sans défense efficace, nous sentirons de nouveau le peu que nous sommes dans le système des énergies dont nous nous croyons les maîtres et que nous ne connaissons même pas.

Je me rappelle avoir entendu parler et monologuer sur ce sujet un des hommes les plus remarquables de ce temps, mais qui aura traversé son siècle presque sans en être aperçu, dédaigneux des petits moyens que, pour acheter le succès, il faut joindre aux grands efforts.

C'était en janvier dernier, un soir, sur un des ponts contre lesquels se heurtait et s'enflait la Seine. Etalé de toutes parts comme une mer, le fleuve semblait monter avec une puissance irrésistible, et on se demandait où s'arrêterait cet élan. Appuyé au parapet, mon ami parlait tout haut sa songerie :

— On ne connaît de l'eau que ses forces matérielles. Vos ingénieurs les mesurent avec précision..., pas avec assez de précision toutefois pour empêcher Paris d'être à moitié noyé... Enfin, ils les mesurent. Mais il y a autre chose... L'eau, l'eau informe et multiforme, est pleine de mystères. C'est l'élément qui paraît le plus souple et le plus docile ; c'est le premier capté par l'homme et visité par l'Esprit. Au commencement, la Genèse nous montre, en effet, l'esprit de Dieu porté sur les eaux.

Il y a dans Tertullien — dans son traité *De Baptismo* — une page profonde et charmante sur la dignité de l'eau. « Pour nous, dit-il, qui sommes des poissons conduits par Jésus-Christ, notre chef, nous naissons dans l'eau et ne pouvons conserver notre vie qu'en demeurant dans cette eau... L'eau, en effet, est cet élément qui, avant que l'univers eût reçu toute sa perfection, demeurait comme caché dans la puissance de Dieu. L'eau seule servait de trône à l'esprit divin ; ce fut par les eaux qu'il sépara la terre du firmament, ce fut aux eaux qu'il demanda la production des âmes vivantes... et même du corps de l'homme, qui fut tiré non de la terre sèche, mais du limon. Ayant employé l'eau à tant d'usages, on comprend qu'il l'ait employée encore pour nous procurer la vie surnaturelle, car l'esprit de Dieu, qui est saint, ne pouvait avoir été porté que sur une chose sainte... »

Mais cet élément, élevé à la dignité de véhicule divin, a été usurpé et souillé comme les autres lors de la première révolution spirituelle. Poseidon, le « Seigneur humide », est venu et a été à son tour porté par les eaux. Dieu primitif, égal de Zeus, Neptune, Jupiter de l'onde, est l'un des plus puissants parmi ces recteurs ténébreux du monde, *rectores mundi tenebrarum harum*, dont parle saint Paul, et contre lesquels il nous avertit qu'il faut lutter davantage encore que contre la chair et le sang. *Mundi tenantes*, dit Tertullien, les tenants du monde ; *mundi dominos*, les Dominations du monde ; *cosmo cratores*, les porteurs du monde, selon l'expression de Bossuet. Ces mauvais seigneurs sont le secret du désordre du monde et de nos misères.

Jusqu'à l'incarnation divine tout est sous l'empire du Méchant, *totus in maligno*. Mais l'incarnation, la restauration chrétienne, en libérant l'homme de son allégeance au Prince de ce monde, en détrônant ce Prince, ne l'a pas expulsé, ni les « recteurs » préposés par lui. L'usurpateur est jugé, les clefs de la mort lui ont été arrachées, l'ancien pacte est déchiré, mais l'exorcisme cosmologique n'est pas plus avancé que celui des âmes et des cœurs.

Poseidon, le Léviathan de Job, domine toujours « sur la mer, sur les sirènes et sur les esprits immondes qui font leur résidence sur les ondes », *immundi spiritos aquis incumbunt*. Une grande puissance spirituelle et invisible préside toujours à la mer et aux fleuves, et nous voyons dans l'Evangile le Sauveur parler à cette puissance, « à la puissance de la mer qui écoute et obéit », pour calmer les flots.

Les manifestations de cette puissance, les manifestations intelligentes de l'eau sont innombrables. On ferait, par exemple, pour ne prendre que ce petit côté de la question, on ferait facilement un gros volume sur les fontaines sacrées. Et par parenthèse, il est curieux de constater que les païens se défiaient déjà beaucoup de certaines d'entre elles et n'essayèrent pas de défendre la nymphe contre le moine exorciste qui approchait. Vous rappelez-vous l'anecdote, rapportée par Eunape, de Porphyre chassant d'une source chaude un démon que les gens du pays appelaient Causathan?

L'histoire du typhon de Colomb est plus connue

encore. Le 15 décembre 1502, pendant que l'amiral agonisait dans sa cabine, des cris d'effroi s'élevèrent tout à coup sur les caravelles. La mer se gonflait en montagne, tandis que d'épais nuages, descendant en cône noir et renversé, s'allongeaient vers le tourbillon marin, qui se dressait à leur approche comme si la mer était soutirée vers le ciel. C'était une de ces terribles trombes marines à qui l'Orient donne le nom de l'esprit du mal, Typhon. Elle accourait sur les caravelles.

Ranimé par l'imminence du danger, Colomb fait allumer des cierges bénits, arborer l'étendard royal, ceint son épée par-dessus le cordon de Saint-François et prend en main l'Evangile, où il lit d'une voix forte l'évangile de saint Jean. Puis, au nom du Christ, le héros commande à la trombe d'épargner ceux qui, enfants de Dieu, vont porter la Croix aux extrémités du monde. Tirant son épée, il trace dans l'air le signe divin et décrit ensuite avec l'acier un large cercle, comme s'il coupait véritablement la trombe, qui, en effet, croula avant d'atteindre les navires à demi noyés.

Cette conjuration météorologique ne serait rien si l'on ne pouvait l'appuyer de cent autres. La conjuration la plus simple et la plus usitée consistait à présenter la croix aux quatre points cardinaux.

—Que concluez-vous de tout cela, mon cher maître? lui demandai-je avec un peu d'impatience, car le froid devenait très vif et mon cigare était achevé. (Qui n'a observé combien un bon cigare nous aide à supporter les spéculations métaphysiques?)

— J'en conclus, dit l'âpre vieillard, que nous avons des yeux pour ne pas voir. Si nos yeux étaient éclairés par la lumière surnaturelle, nous distinguerions sans doute *quelque chose* derrière ce déchaînement des eaux. Mais, baste ! vous rappelez-vous cette nouvelle de Rudyard Képling, où trois journalistes, embarqués sur un baleinier, voient, à la suite d'une commotion sous-marine, des formes monstrueuses affleurer sur la mer. Ils se promettent d'en faire de beaux récits dans leurs journaux ; mais, arrivés à Londres, ils n'osent plus. Ils se disent : personne ne nous croira, nous serons ridicules...

Nos pères, Monsieur, en cas d'inondation, sortaient et portaient processionnellement la châsse de sainte Geneviève. Cela se faisait par ordre du roi et arrêt du Parlement, et une Confrérie formée des plus honorables bourgeois de la ville portaient la châsse sur leurs épaules. Superstition ridicule ! s'écrieront les esprits forts ; mais, enfin, le fléau s'arrêtait. Tandis que vos ingénieurs et vos savants et vos administrateurs éclairés, finiront par faire mentir la vieille devise de Lutèce : *Nec mergitur*.

Il s'enveloppa plus étroitement de son manteau et se dirigea vers l'estaminet obscur où ce grand homme oublie l'abjection du siècle en agitant des dominos. Et ce soir-là, nous ne causâmes pas plus avant.

George Malet.

LES

Inondations et le Soleil

Quelle est la véritable cause des inondations?

Les géographes ont parlé de déboisement ; certains astronomes n'ont pas hésité à accuser les comètes ; et les météorologistes, les seuls,à vrai dire, reconnus pour compétents en la circonstance,nous ont déclaré gravement que tout cela « était la faute de la pluie ». Nous voilà bien avancés !...

Lorsque la pluie tombe sans discontinuer, nous avons le droit de nous demander d'où elle vient.

Des nuages, évidemment.

Mais, ces nuages, d'où sortent-ils ?

Un enfant répondrait à cette question :

— Les nuages se forment à la suite d'un phénomène bien connu : l'évaporation des océans

Et cette évaporation, pourquoi se produit-elle ?

Parce que le soleil échauffe constamment une partie du globe terrestre.

La cause de la pluie réside donc, en dernière analyse, dans le soleil lui-même. Et, si nous constatons que la pluie augmente à certaines époques, nous sommes en droit de nous demander si le fait ne proviendrait pas d'une surchauffe momentanée de l'astre du jour.

— Voilà, direz-vous, une théorie pure, et la science ne saurait s'en contenter.

Voyons donc les faits.

Les anciens astronomes s'étaient imaginé que le soleil envoyait toujours la même quantité de chaleur à la terre.

Déjà, en 1900, j'ai montré, dans mon ouvrage, le *Problème Solaire* et dans différentes notes à l'Académie, que nous devons considérer notre soleil comme une véritable étoile variable. La vie du soleil présente, en effet, des pulsations analogues à celles que nous constatons dans toutes les étoiles.

Tous les onze ans et demi environ, l'astre du jour, semblable à un immense feu de forge, reçoit de nouveaux matériaux : les combustions s'activent ; ses éléments, déjà gazeux à l'état normal, se décomposent encore, se dissocient sous l'effet d'un surcroît de chaleur ; d'effroyables tempêtes bouleversent les couches superficielles, celles que nous photographions à l'aide de nos puissants instruments.

Les protubérances, flammes gigantesques, dont quelques-unes atteignent la distance de la lune à la terre, envahissent alors toutes les régions solaires. Une véritable fièvre éruptive s'empare de l'astre ; des orages formidables, auxquels nous assistons de loin, éclatent de toutes

parts dans l'ardente fournaise ; en même temps, le nombre des taches augmente, et ces phénomènes, loin de nous annoncer, comme on le croyait autrefois, un refroidissement momentané du soleil, sont, au contraire, l'indice d'une forte élévation de température.

Cette période de onze années et demie n'est, d'ailleurs, qu'une moyenne, et ceux qui recherchent une coïncidence entre l'activité du soleil et notre climatologie ne devraient jamais l'oublier.

Nous avons des observations continues du soleil depuis 1610. Or, les périodes ont des allures très diverses. Non seulement certaines phases sont très courtes, tandis que d'autres présentent de longues durées ; mais, alors que les unes sont extrêmement marquées, certaines, au contraire, accusent de longues époques de calme, comme pendant toute la première moitié du XIXe siècle.

Là encore, les études solaires récentes ont mis en évidence des lois tout à fait remarquables.

Règle générale : deux périodes normales sont suivies d'une période d'activité plus grande. Ainsi, les derniers maximums de taches ayant eu lieu en 1837, 1848, 1860, 1870, 1884, 1894, 1906, nous avons pu constater l'existence de très grands maximums pendant les années 1837, 1870, 1906.

En résumé, les pulsations solaires, qui ont lieu tous les onze ans en moyenne, ne se ressemblent pas, et toutes les trois fois, c'est-à-dire tous les trente-trois ou trente-cinq ans à peu près, le bulletin de santé du soleil accuse, comme dans une fièvre violente, une hausse formidable de température.

Pouvons-nous retrouver le premier cycle solaire de onze ans dans certains phénomènes terrestres, tels que pluies, sécheresses, inondations ?

Je n'hésite pas à répondre affirmativement.

C'est un fait connu depuis longtemps que, dans les régions équatoriales, les périodes de sécheresse et d'humidité suivent pas à pas la marche des taches solaires.

Dans d'autres contrées plus élevées en latitude, on constate la même coïncidence, et le phénomène est surtout visible dans les régions soumises à l'influence d'un courant marin qui charrie rapidement la vapeur d'eau puisée dans les mers tropicales.

En Angleterre, par exemple, cinquante-quatre stations météorologiques ont constaté un excès de pluie à l'époque du maximum des taches.

Si l'on trace des courbes indiquant les chutes de pluie dans les stations du monde entier, l'influence des grandes crises solaires, qui reviennent tous les trente-trois ou trente-cinq ans, apparaît d'une façon excessivement marquée.

Dès 1903, j'ai tracé cette courbe pour le climat de Paris.

C'est cette même fluctuation solaire qui a provoqué la grande crue de la Seine.

Ce cycle de trente-cinq ans environ, nous le retrouvons aussi dans les périodes de sécheresse et d'humidité qui, depuis le Xe siècle, sont la caractéristique du climat européen.

Les variations du niveau des grands lacs ne laissent aucun doute à cet égard.

Tels sont, résumés à grands traits, les faits qui s'imposent de plus en plus à ceux qui veulent, sans parti pris, asseoir la météorologie sur des principes rationnels.

Abbé TH. MOREUX,
directeur de l'Observatoire de Bourges.

(*Les Annales*).

TROIS PROPHÉTIES SUR LES INONDATIONS

L'*Echo du Merveilleux* a inséré jadis l'oracle suivant de Mlle Couedon :

Les volcans vont s'élever,
La Loire va déborder,
La Garonne va monter,
Le Rhône va se gonfler,
Son cours se diriger
D'un autre côté.
La Seine va déverser,
Je vois un lit se former,
Puis un fleuve haut monté
Qui sans être étranger
Va prendre son cours de ce côté.

***

« Je trouve dans les *Centuries* de Nostradamus le quatrain suivant sur les désastres actuels :

Entre deux fleuves se verra enserré,
Tonneaux et caques unis à passer outre,
Huict ponts rompus, chef à tant enferré.
Enfans parfaicts sont jugulez en coultre. VIII, 55.

« Paris et la région située entre la Seine et la Marne (voir : *La cité libre constituée et assise dans une autre exiguë Mésopotamie.* — Lettre à Henri II, 104) seront enserrées par les eaux, les tonneaux et les barriques entraînés ensemble passeront outre sans qu'on puisse les arrêter, huit ponts menaceront d'être emportés et la circulation y sera *interrompue* : ce seront des représailles célestes, car cela aura lieu lorsque les ponts ayant été rompus entre l'Eglise et l'Etat, le chef du gouvernement *s'enferrera* de plus en plus dans une discussion à propos des lois *Ferry*, et quand les enfants de France, comme autrefois les Saints-Innocents, *enfans parfaicts*, auront le couteau sur la gorge par le vote émis, dans le même moment, au Palais-Bourbon, qui sera aussitôt après entouré et envahi par l'inondation.

« De plus, l'œuvre du voyant provençal nous invite, ainsi que je compte sous peu le démontrer, à chercher l'histoire toujours subsistante de la Révolution dans le livre de l'Apocalypse; et nous pouvons, en suivant de point en point l'ordre chronologique des évènements, faire une application frappante du texte sacré à la situation présente :

« Les sept anges du chapitre XVI ont répandu sur nous les coupes de maux dont la dernière correspond à la loi de séparation, le Pape s'est écrié : « C'en est fait! » et l'heure des vengeances est arrivée : *Et septimus Angelus effudit phialam suam in ærem; et exivit vox magna de templo a throno, dicens : Factum est; et facta sunt fulgura et voces et tonitrua.*

« L'apôtre continue : *Et Babylon magna venit in memoriam ante Deum, dare illi calicem vini indignationis iræ ejus; et omnis insula fugit et montes non sunt inventi.* Et Dieu se ressouvint de la grande Babylone, pour lui donner à boire le calice du vin de son indignation et de sa colère; et toutes les îles fuirent, et les montagnes ne se trouvèrent plus. — Cela est bien, de l'avis des commentateurs, une image hyperbolique des inondations.

« Le chapitre XVII annonce la chute de la nouvelle Babylone; au chapitre XVIII, elle est tombée, et, au chapitre XIX, le fidèle et véritable serviteur livre le grand combat et tous les ennemis de Dieu sont vaincus. »

ELISÉE DU VIGNOIS.

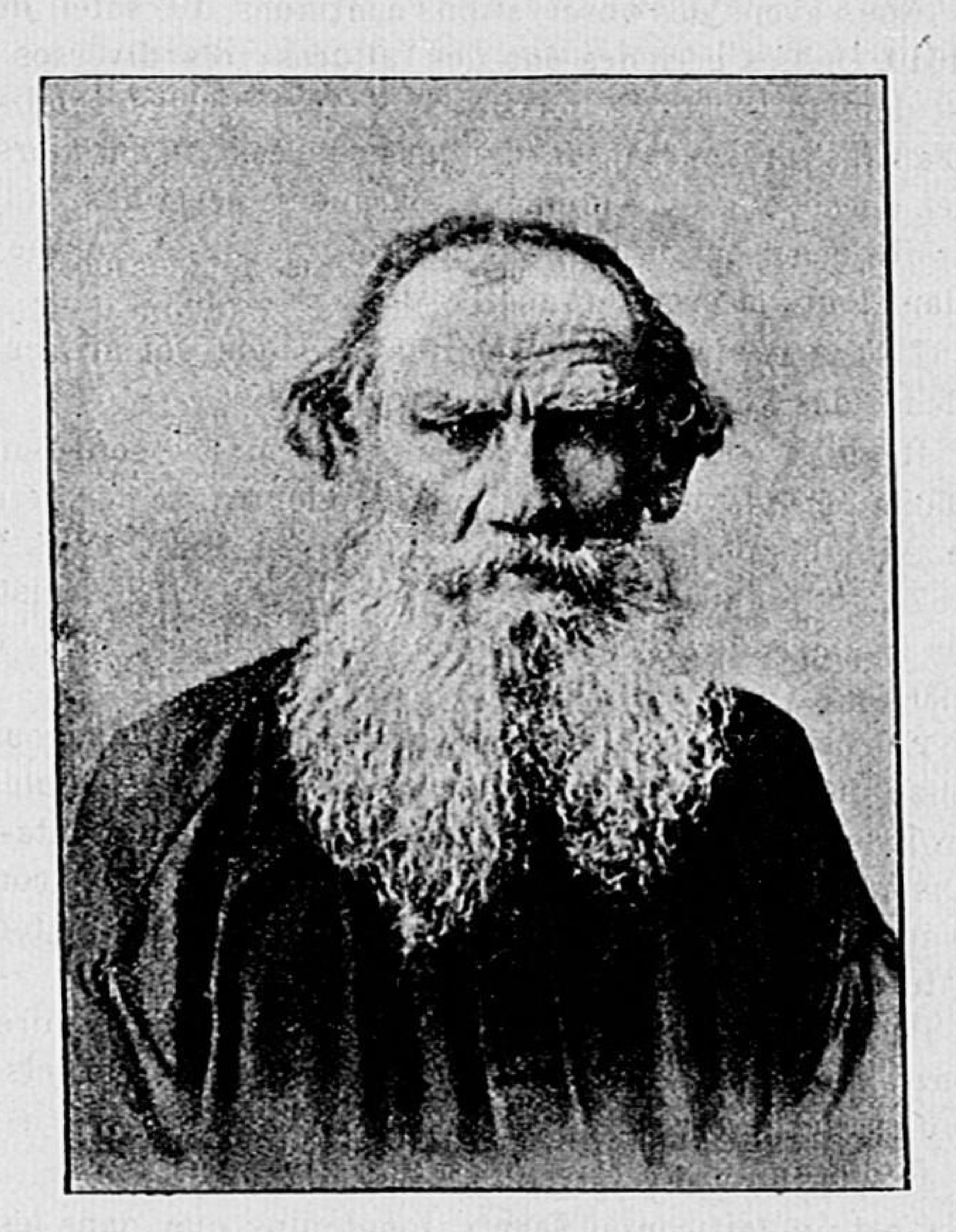
LA physionomie et la physiognomonie DE TOLSTOI

C'est, je puis le dire, une des plus extraordinaires physionomies qu'il m'ait été donné de contempler jamais, une physionomie qui, à mon avis, prend naturellement place à côté des grandes figures de tous les temps.

Cette tête, qui semble pétrie d'incandescence vitale, de vouloir formidable, de bonté âpre et de puissante sérénité, présente véritablement quelque chose de titanesque dans son caractère général — quelque chose éveillant, en l'intimité de la conscience imaginative, un trouble analogue à cette poignante sensation d'écrasement que l'on éprouve, parfois, devant certains monuments de l'antiquité orientale — de l'antiquité égyptienne surtout. Et l'on pourrait, je crois, parfaitement définir la tête de Tolstoï en disant qu'elle a l'air d'être celle d'un philosophe de commencement du monde. Aussi bien, elle manifeste d'intenses analogies avec deux types animaux supérieurement remarquables : l'Aigle et le Lion.

Le Lion, qui apparaît dans toute la structure osseuse et dans la musculature fondamentale, se révèle aussi de manière très accentuée dans l'arcade zygomatique, le nez, les oreilles et la bouche. Mais, l'Aigle, qui influence la voûte frontale, allonge la coupe faciale et affine le visage inférieur — prend, au surplus et absolument, les yeux.

Mais ce qui, en outre, contribue pour beaucoup à l'extrême originalité de la tête de Tolstoï, c'est que l'on peut y observer — à un degré tout à fait exceptionnel — cette particulière asymétrie distinguant, plus ou moins, les individualités vouées soit à la spéculation abstraite, soit au rêve méditatif ou artistique, et qui consiste en un excessif développement du système facial — zones supérieure et médiane, principalement — par rapport à la boîte crânienne occipitale.



LE PORTRAIT DE TOLSTOI

De ce fait que, ici, l'occiput semble plutôt saillant, et que les côtés latéraux postérieurs se développent très en largeur vers la partie moyenne, il résulte que cette tête se classe, au point de vue crâniologique, dans la catégorie des têtes *mixtes*. Cependant, l'asymétrie dont il vient d'être parlé, puis la vastitude et le bombé du dôme sincipito-temporal, enfin, la *ligne convexe* possible à tirer de l'angle supérieur frontal à la base du menton — voilà autant de particularités rapprochant sensiblement la tête en question du type dolichocéphalique arrondi, ce qui indique finalement une mentalité générale étrange et fort complexe, une mentalité faite d'intuition spéculative, tout à la fois visionnaire, analytique et combative.

Il est à remarquer que, chez Tolstoï, la zone médiane faciale — des yeux à la base des narines — s'accuse avec vigueur, et, primant le bas du visage, s'unit à la zone temporo-frontale qui, elle, par ses proportions quasi-exagérées, domine incontestablement toute la tête, pour donner le gouvernail de l'être intime à l'âme sensitivo-intellectuelle et assurer, par là, le triomphe de la RAISON MORALE sur l'instinct d'animalité végétative.

Mais, considérez ce front, royal de force, de calme et de noblesse, considérez-le dans son étendue, sa coupe et la façon hautaine dont il se découvre, et vous conviendrez que ce n'est pas une témérité d'affirmer qu'ils sont extrêmement rares les fronts modernes capables de rivaliser, même relativement, avec celui de l'Homme qui enfanta et la *Sonate à Kreutzer*, et *Anna Karénine*, et *Résurrection*, et ce gigantesque chef-d'œuvre : *Guerre et paix*... En vérité, ce front équivaut à plusieurs fronts réunis, car, par la protubérance osseuse de la partie supérieure, il se révèle indémontable dialecticien, tandis que par la voussure légèrement inclinée en arrière de cette même partie supérieure et, aussi, par l'ampleur saillante de l'arc temporal, il dénonce un sérieux penchant au mysticisme poétique et religieux, puis, une imagination démesurée, touffue, fantasmagorique, comparable pour l'exubérance de sa fécondité morphogène à quelque prodigieuse forêt tropicale... D'autre part, les sinuosités accidentées environnant l'arcade orbitaire disent une vive faculté de coordination synthétique allant de pair avec de remarquables aptitudes philologiques.

Très rapprochés des yeux, fort épais, droits, étrangement broussailleux et fournis à l'excès vers l'angle externe, les sourcils ne sont pas moins étonnants que le front, et demeurent bien personnels...

De tels sourcils présagent une volonté effroyable de rigide implacabilité, de persévérance tenace, patiente et minutieuse dans la mise à exécution des projets conçus. De plus, ils laissent supposer des tendances à l'esprit de domination, au despotisme intellectuel, à l'exclusivisme philosophique... Toutefois, la violente proéminence de l'arcade osseuse fait présumer une naturelle faculté de vaste compréhension artistique et littéraire.

Assez grands, de coupe *cintrée* et de lobe *rentré*, les yeux — au regard scrutateur, audacieux, flamboyant et fixe — les yeux, dis-je, continuent et amplifient encore la signification occulte des sourcils. Il y a dans leur redoutable expression une fulgurance magnétique qui attire, subjugue et fascine irrésistiblement...

Oh ! ces yeux, ces durs yeux d'aigle !

Le nez, dans son genre, est aussi parfait qu'on peut le souhaiter...

Plutôt long, droit, renflé sur les parois latérales, d'arête fort large et de racine épaisse, massive même, ce nez — aux narines amples et fougueuses — typifie humainement le mufle léonin et dénonce, de prime abord, autant de loyauté et de générosité que d'ardeur batailleuse. Semblable organe n'appartient qu'à l'être de combat, robuste et sain, vivant au milieu de luttes incessantes, et porté, par nature, aux colères terribles comme aux haines profondes, mais aussi capable des hautes abnégations, des sacrifices inouïs et des dévouements extraordinaires.

La bouche — aux lèvres grandes, pleines et charnues, mais régulières et joignant bien — exagère la forme *affectueuse* pour s'accorder avec le nez et devenir, comme lui, *humainement léonine*... Cette bouche, qui, en apparence, décèle un fond atavique de virulente appétence sensualiste, pourrait être inquiétante si l'âpre harmonie de son dessin linéaire n'exprimait, d'autre part, la forte paix psychique de l'homme accoutumé à vaincre continuellement les concupiscentes fermentations de l'âme inférieure, pour les transformer en éléments de passionnalité morale destinés à colorer et à vivifier les conceptions littéraires d'un esprit très enclin, par ailleurs, à l'abstraite et géométrique rudesse dogmatisante.

Toutefois, le plus caractéristique, chez Tolstoï, c'est, peut-être les oreilles.

Elles sont, il faut l'avouer, d'un genre spécial, et je n'en ai pas encore observé de pareilles.

Grande, large, épaisse, avec un lobe excessif, un ourlet tortueux et des reliefs intérieurs particulièrement tourmentés, tantôt plats, tantôt sinueux — leur conque, plantée dans la verticale, s'éloigne de la tête jusqu'à paraître vouloir s'en détacher, et présente ainsi un aspect réellement déconcertant, unique, en quelque sorte préhistorique...

Ces oreilles, qui semblent tenir à la fois du félin, du faune et du condottière, révèlent — à l'état végétatif — une terrifiante instinctivité d'érotisme et de brutale agressivité. Et, si elles appartenaient à une physionomie moins favorisée de la zone sincipito-frontale en même temps que dotée d'un maxillaire lourd et carré, ces oreilles ne seraient pas sans faire justement appréhender — dans la personne de leur possesseur — quelque énergumène luxurieux et terroriseur...

Mais, ici, la sereine majesté du front, d'abord, puis l'élégant affinement du bas de la face, neutralisent heureusement ce que de telles oreilles pourraient manifester d'effrayant ou d'incontinent.

L'arcade zygomatique, intensément accusée, s'harmonise, elle, pour la signification physiognomonique, avec le nez, les yeux, les sourcils et le front.

Le maxillaire solide et bien établi, mais relativement atténué dans ses contours extérieurs, puis le menton, avancé, proéminent, mais très fin, correctement arrondi, sont signes révélateurs d'un aristocratisme inné se traduisant par des manières originales, à la fois aisées, simples, gracieuses, un peu brusques, pleines de cordialité affable et prévenante.

La barbe et les cheveux, très fournis, souples et ondoyants, disent une fréquente variabilité d'humeur, puis, l'amour de l'indépendance et le goût des rêveries solitaires.

Physiologiquement, Tolstoï possède du nerveux, du sanguin et du bilieux en proportions à peu près égales, ce qui, mathématiquement, produit une constitution encline à la longévité, et aussi merveilleuse d'activité psychologique que de robustesse physique.

Cependant les rides et les gonflements sous-orbitaires témoignent d'une certaine irritabilité nerveuse, ainsi que d'un relatif déséquilibrement fonctionnel de l'estomac, du cœur, du foie et des reins — le tout causé par un excès de surmenage intellectuel.

Mais, les incisions qui barrent horizontalement le front vont de pair avec celles verticales se creusant entre les sourcils, pour corroborer ce qui a été dit de la physionomie en général, et montrer le surhumain vouloir d'une intelligence géniale — d'une intelligence capable d'atteindre la maîtrise n'importe en quelle branche de l'Art ou de la Connaissance.

Quant aux deux *paisibles* sillons qui descendent des narines à la bouche, ils font voir que malgré une existence laborieuse des plus mouvementées, et traversée d'incidents douloureux ou tragiques, Tolstoï, envers et contre tous, sut garder la sérénité de l'âme et rester *L'Homme fort et tenace en ses desseins* dont parle le poète.

GÉNIA LIOUBOW.

NOS CHRONIQUES

LA VUE A DISTANCE (1)

CHAPITRE I

DANS L'ANTRE DES SORCIÈRES

Le mot évoque l'antiquité de la tradition selon laquelle la « seconde vue » serait contemporaine des premiers âges de l'histoire.

Aujourd'hui, l'antre de la sorcière est généralement un salon plus ou moins modern style !

J'en franchis le seuil pour la première fois en janvier 1909 avec un parfait scepticisme. C'est, en effet, par une « professionnelle » que débute mon enquête. Une femme de lettres m'avait vanté jadis les diagnostics *à distance* d'une voyante de la rive gauche *à qui il ne fallait rien demander en dehors des cas de maladie.* Je désirais faire la contre-expérience d'un diagnostic médical touchant la santé d'une personne chère. (Que ceux qui ont aimé me le pardonnent !)

De prime abord, la psychomètre me demanda soit un objet ayant touché le corps de la malade, soit des cheveux fraîchement coupés près de la racine. N'ayant rien de tout cela, j'offris ce que j'avais : une lettre de décembre (un mois de date) ; on me répondit sans l'ouvrir qu'il aurait fallu à tout le moins une lettre de la veille !

Ce n'est que le 26 mars que je pus (Dieu sait au prix de quelles ruses !) me procurer un objet ayant touché le corps de l'intéressante malade, et l'apporter à la « voyante ».

Mme N... est somnambule ; après s'être endormie d'elle-même et avoir longuement palpé l'objet en question, elle fournit un diagnostic tellement précis et complet, vérifiant d'ailleurs celui du médecin, que j'en fus vivement impressionné et que je résolus immédiatement de tenter une contre-épreuve en m'adressant sur l'heure à un « médium guérisseur », poursuivi jadis pour exercice illégal de la médecine, et dont l'adresse ne m'était connue que par un ancien article de journal. Cette fois-ci, la vérification générale du diagnostic fut obtenue par des procédés encore plus bizarres et vaguement spirites, mais enfin il y eut concordance sur tous les points principaux.

Cette double expérience, à quelques minutes d'intervalle, me parut tellement frappante qu'elle me décida à ouvrir une enquête aussi étendue et aussi précise que possible sur la psychométrie contemporaine. Poursuivie avec une inlassable patience, et en cherchant à multiplier les rapprochements, les contrôles, elle a porté sur une dizaine de « psychomètres » des deux sexes, dont quelques-uns, *non professionnels*, et appartenant aux genres les plus divers. C'est le résumé d'une soixantaine d'expériences de cette nature que nous livrons au public, avec l'analyse des résultats obtenus, et des procédés employés sous nos yeux. Nous ne sommes jamais intervenu aux expériences qu'en simple témoin, évitant toute question, toute remarque, toute parole même, afin d'éviter jusqu'à la plus légère apparence de suggestion.

Nous avons fait plusieurs expériences de nature à exclure toute lecture de pensée.

Enfin nous avons pris des notes immédiates, nous contentant d'écrire le plus souvent sous la dictée.

C'est est donc un livre *de bonne foi*. Nous prions le lecteur de vouloir bien chercher à son tour tout ce qu'il peut y avoir à glaner dans ce champ inexploré.

Voici l'état actuel de l'opinion vis-à-vis de la psychométrie :

Les uns croient.

Les autres nient.

Personne (ou presque) ne s'est donné la peine d'étudier pour se faire une opinion personnelle.

Pourtant aucune étude n'est plus attachante, plus passionnante même que celle-ci, car elle touche à l'essence même du moi et à toutes les questions philosophiques qui constituent le patrimoine intellectuel de l'humanité.

CHAPITRE II

ANALYSE DES TEMPÉRAMENTS PSYCHOMÉTRIQUES — LES INTELLECTUELS, LES MATÉRIELS, LES SOMNAMBULES ÉVEILLÉS, LES SOMNAMBULES ENDORMIS, LES « GUIDES »

Tout d'abord, nous devons déclarer, à notre grande surprise — surprise qui sera partagée sans doute par beaucoup de lecteurs — que les résultats obtenus par divers psychomètres, lorsqu'ils sont mis en présence du même objet ou de la même personne, sont généralement concordants. Nous ne voulons pas préjuger en ce moment de la valeur de la preuve que l'on peut tirer de cette concordance en faveur de la véracité de la psychométrie, mais enfin, la concordanee existe.

Nous tenons cependant à faire observer dès le début que sous cette concordance d'ensemble, on voit se dessiner toute une variété de tempéraments psychométriques, chacun caractérisé par des différences dans l'étendue des résultats, à tel ou tel point de vue particulier. Il semble qu'il y a presque autant de natures de sensibilités spéciales qu'il y a de psychomètres.

Cependant nous croyons pouvoir les classer en deux grandes catégories, au point de vue des résultats obtenus (étant entendu que beaucoup de sujets appartiennent plus ou moins aux deux catégories à la fois, les limites n'en étant pas rigoureusement tranchées).

Il y a d'abord les psychomètres à sensibilité matérielle.

(1) Extrait d'une enquête des plus intéressantes sur des *Cas de Psychométrie*, volume qui vient de paraître avec une préface de M. Joseph Maxwell, dont l'*Echo du Merveilleux* a déjà eu la primeur.

C'est par eux, on l'a vu, que nous avons commencé chez Mme N... et M. P... par des expériences de diagnostic pathologique à distance.

A Mme N..., en particulier, il ne faut rien demander qui ne se rapporte à l'état physique d'une personne — et sur ce sujet spécial elle est d'une rare précision. — Nous ne voulons pas examiner en ce moment si cette spécialisation est le résultat d'une disposition particulière de l'organisme du psychomètre ou simplement le résultat d'une éducation, d'un entraînement spécial, nous constatons simplement.

Dans la catégorie des psychomètres à sensibilité matérielle, nous croyons pouvoir ranger aussi l'éminent psychomètre non professionnel, M. Ph..., dont le genre de vision consiste spécialement en une série de petits tableaux qui se succèdent comme une série de vues cinématographiques et dans lesquels la personne considérée est presque toujours vue du *dehors*.

En sens contraire :

Mme F..., avec laquelle nous avons fait un très grand nombre d'expériences, est un psychomètre à sensibilité presque uniquement intellectuelle.

Sa psychologie est d'une rare finesse et d'une pénétration véritablement inquiétante. Nous avons pu — sans flatterie aucune — lui décerner un jour le titre, selon nous mérité, de « La Bruyère en jupons ». Mais il ne faut attendre d'elle, en principe du moins, aucune description matérielle.

A peine, dans quelques expériences, Mme F...a-t-elle intercalé dans son analyse psychologique, si délicate et si précise à la fois, une ou deux lignes sur l'état de santé ou l'aspect extérieur de la personne considérée.

Entre ces deux grandes catégories de psychomètres à sensibilité intellectuelle ou à sensibilité matérielle, nous avons eu le rare bonheur de trouver en Mme L. F... un très curieux intermédiaire.

Nous avons eu la bonne fortune de pouvoir contrôler avec Mme L. F... des expériences précédemment faites avec notre principal « sujet » intellectuel Mme F... et les données générales se sont trouvées reproduites de part et d'autre, en des termes analogues ; mais alors que la psychologie de Mme F... se développait en 7 ou 8 feuilles de bloc-notes, sa jeune émule Mme L. F... résumait en une ou deux pages les caractères intellectuels ou moraux de la même personnalité pour passer ensuite à des descriptions de la personne physique, de la maison habitée, de son entourage, etc.

Nous pouvons, je crois, tirer immédiatement de cette diversité des phénomènes de psychométrie obtenus, selon que nous passons d'un psychomètre à un autre, une conséquence importante, c'est que la psychométrie est bien quelque chose d'objectif, qu'elle ne dépend pas, — du moins *uniquement*, — du consultant, de l'expérimentateur qui va successivement présenter un même objet à différents sujets. En effet, l'expérimentateur et l'objet restant les mêmes, le résultat varie, et il varie tout en restant vrai ; seulement l'on obtient tel ou tel fragment de vérité, tantôt une image physique, tantôt une image intellectuelle ou sentimentale, et cela d'une manière assez régulière correspondant avec les aptitudes propres du psychomètre.

En résumé, le psychomètre, homme ou femme, serait comme un instrument d'optique propre à recevoir certains rayons lumineux à l'exclusion de certains autres. Il ne faut lui demander que ce qu'il peut donner, et ceci explique déjà l'erreur d'une grande partie du public à l'égard des professionnels auxquels les clients croient pouvoir demander tout ce qu'ils désirent savoir.

En admettant que le professionnel soit réellement *un psychomètre* et qu'il soit honnête et sincère, rien n'est plus dangereux que de lui poser des questions et de lui demander de voir ce qu'il ne voit pas *naturellement*, lorsqu'il est mis en présence de l'objet, de la lettre ou de la personne. C'est un moyen de le suggestionner ; c'est l'induire en tentation de répondre en truquant, pour ne pas mécontenter le client, et ceci est d'autant plus important qu'il s'agit d'une faculté certainement inconsciente, qui échappe à l'action de la conscience normale et que le psychomètre nous paraîtrait difficilement responsable de la fraude inconsciemment commise pour répondre *vaille que vaille*, à une question impérative.

Le lecteur se demandera sans doute si ces différences de *tempérament psychométrique*, entre les sensitifs matériels et les sensitifs intellectuels, se rattachent à une différence dans le procédé employé par le sujet ou dans la manière d'opérer de l'expérimentateur. Nullement. Les psychomètres que nous avons observés se sont rarement placés dans un état somnambulique au moins *apparent*. Nous soulignons le mot *apparent* parce que nous ne savons pas si certains sujets ne sont pas, lorsqu'ils opèrent, dans un état spécial qui ne serait ni le somnambulisme, ni l'état de veille ordinaire, mais un état de « somnambulisme éveillé » qui aurait tous les caractères apparents de l'état de veille et participerait aux facultés propres des somnambules.

Mais éveillés ou endormis, les psychomètres que nous avons vus conservaient le même genre de tempérament, la même spécialité, si j'ose dire, — et lorsque le même sujet a pu être observé par nous successivement à l'état de veille et à l'état de somnambulisme, nous n'avons guère relevé que des différences en plus ou en moins (comme étendue et pénétration de leur faculté d'investigation).

S'il y a une nuance *en plus* (comme profondeur de vision) elle paraît appartenir à l'état somnambulique avec une tendance à parler au *futur* dont il sera question dans un autre chapitre.

Les psychomètres éveillés sont eux-mêmes assez différents les uns des autres. Les uns, comme Mme F..., Mme de T... ou M. de F..., etc., semblent reprendre avec vous, sans aucun effort apparent, une conversation mondaine interrompue la veille. D'autres, comme

M. Ph..., s'absorbent profondément avec une tension cérébrale plus évidente que chez les précédents ; — les yeux clos, la main au front, ils se recueillent pendant quelques instants. Mme V..., tout en restant éveillée, a des secousses nerveuses dans les mains et une fixité du regard qui tient de l'aspect somnambulique.



CHEZ LA CARTOMANCIENNE

Parmi les somnambules *proprement dits*, il y a des sujets qui croient sentir auprès d'eux un « guide » qui leur indique les réponses à faire. Pour l'une de nos psychomètres le « guide » serait « feu son propre père ». Nous notons cette déclaration sans prendre parti ni pour ni contre l'existence réelle du guide.

Nous considérons d'ailleurs que toutes les habitudes d'esprit, tous les procédés employés par les psychomètres doivent être respectés par l'expérimentateur s'il veut arriver à un résultat. Il semble que la psychométrie soit la manifestation d'un sens infiniment délicat que chaque sujet est arrivé à développer par des moyens et des exercices qui peuvent paraître puérils, absurdes, ridicules même, mais qui ne peuvent être modifiés du jour au lendemain sans que le sujet soit désorienté.

L'expérimentateur doit d'abord accepter les conditions de l'expérience, c'est-à-dire prendre le sujet tel qu'il est, avec ses habitudes et même ses manies, ce qui n'empêche pas de l'observer avec soin et de contrôler rigoureusement ses déclarations.

Avant tout, il ne faut lui demander que ce qu'il peut donner, lui laisser dire ce qu'il voit, ce qu'il sent, et ne pas lui demander autre chose.

Même lorsqu'il se trompe, ses erreurs mêmes sont fécondes en remarques philosophiques, car elles peuvent s'expliquer le plus souvent et contribuer à établir, — dans l'avenir, — la loi définitive de ces phénomènes étranges.

Ce qui fait défaut aujourd'hui, c'est un assez grand nombre d'observations pratiquement conduites et sérieusement contrôlées que nous désirerions voir porter sur chaque genre de *tempérament psychométrique* et particulièrement sur les deux grandes catégories des sensitifs *matériels* et des sensitifs *intellectuels*.

EDMOND DUCHATEL.

(*A suivre.*)

De l'influence de l'amour sur l'écriture

CONFÉRENCE

faite au cours de graphologie de Mme de Salberg le 26 avril 1910

Par Me PAUL DE FALLOIS

Avocat à la Cour d'Appel de Paris

MESDAMES, MESSIEURS,

Je viens vous parler du graphisme sous l'influence de l'amour.

Tous ici vous êtes des graphologues. Je n'ai donc pas à vous rappeler que la graphologie est une science véritable, puisqu'elle est arrivée à formuler les lois précises, c'est-à-dire à exprimer des rapports constants et généraux entre une écriture donnée et l'état d'âme du scripteur au moment où il a tracé son graphisme. Il s'agit aujourd'hui de mettre en lumière, conformément à ces lois, les caractéristiques d'un graphisme dont l'auteur, au moment où il écrivait, était possédé par la plus violente, la plus douce, la plus terrible et aussi la plus délicieuse des passions... par l'amour !...

Cela sera relativement facile ; il est aisé de le comprendre *a priori*.

En effet, si les principes graphologiques sont exacts, — et ils le sont — ils devront naturellement se manifester avec leur maximum d'intensité dans le plus fort, le plus puissant de tous les sentiments.

L'étude à laquelle nous allons nous livrer est donc d'un intérêt pratique indiscutable !...

Tous, en effet, nous sommes tributaires de l'amour.

C'est le plus impérieux et, à la fois, le plus exquis des tyrans.

L'amour étant, de toutes les passions, la plus noble, la plus puissante, et personne n'ayant jamais pu se soustraire à son influence, il est clair qu'il est d'un intérêt de premier ordre d'en observer les manifestations pour les étudier. Cela est d'autant plus nécessaire, même, que le cœur, hélas, croit trop facilement ce qu'il désire... celui des femmes surtout !... « *Facili feminarum credulitate æb gaudio* »... disait déjà Tacite, en exprimant précisément, dans son style lapidaire, cette tendance irrésistible du beau sexe à considérer, comme devant forcément se produire, l'événement qui doit le rendre heureux. Il est donc naturel que l'amour, en raison même de la puissance énorme qu'il prend sur les cœurs soumis à son empire, — c'est-à-dire *sur tous les cœurs*, — soit un auxiliaire précieux pour les intrigantes, les coquettes, etc...

« *Ut ameris, ama...* »

Aime pour être aimé, dit le proverbe latin.

Aussi, combien de fois, dans le but de provoquer la tendresse dans un cœur que l'on veut s'attacher, feint-on d'éprouver l'amour soi-même?

C'est ici qu'apparaissent les calculs les plus misérables, les plus vils; les manœuvres les plus basses, dictées par le plus répugnant des mobiles : par l'intérêt.

Il faut donc, avant tout, dans un but de sauvegarde et de dignité personnelle, essayer de savoir à tout prix si celui ou celle qui prétend nous aimer nous aime réellement, ou si le candidat à la possession de notre cœur nous joue une odieuse comédie.

C'est précisément ce que l'étude de son graphisme va nous révéler.

Il y a, dans l'écriture, des signes fixes et des signes occasionnels.

Ce sont, bien entendu, les signes occasionnels qui vont nous occuper aujourd'hui.

J'ai dit que l'écriture est le reflet non seulement de notre caractère et de nos aptitudes, mais aussi de nos impressions *du moment*.

Il est donc facile de comprendre que l'on peut observer des modifications radicales dans un graphisme, suivant les différentes émotions auxquelles est en proie le scripteur.

A ce point de vue, et d'une façon générale, l'organisme de la femme étant beaucoup plus délicat que celui de l'homme, il est clair que c'est surtout dans son graphisme que les impressions se manifesteront avec leur maximum d'intensité.

C'est donc principalement l'écriture de la femme amoureuse que je me propose d'étudier aujourd'hui.

Le livre de Mme de Salberg met en relief les différences profondes survenues dans le graphisme d'une jeune personne avant son mariage et unmois après...

Au bout de ce si court espace de temps — à peine le premier quartier de la lune de miel ! — l'écriture s'est déjà transformée d'une façon saisissante.

Elle a été, comme toujours, une photographie d'une exactitude rigoureuse de l'âme de la scriptrice, et elle atteste que tous les tendres instincts se sont nettement développés...

Mais il n'y a pas que le côté seulement matériel de l'écriture que transforme l'amour sous l'influence de la métamorphose physique !...

Il y a aussi, dans le graphisme, les caractéristiques de la sentimentalité qui se développe sous l'étreinte de la passion, et ceci est infiniment plus intéressant et plus suggestif à étudier.

Dans l'éducation actuelle, on s'efforce de donner à l'écriture féminine la direction verticale, qui répond à je ne sais quel besoin d'indépendance et d'absolue *possession de soi*, et qui est le fruit des tendances nouvelles.

Le sphinx à la fois terrible et charmant qu'est la jeune fille moderne, garde jalousement son secret, et ne veut pas que, par son écriture, on puisse déchiffrer sa tendre énigme !

Vaine précaution !...

Tout d'abord, sous l'impression d'un sentiment tendre, l'écriture se penchera, et se penchera d'autant plus que la tendresse et la profondeur du sentiment seront plus développées.

C'est l'amour, fleur et fruit du cœur, qui, par un geste tout naturel de confiance et d'abandon, fait se pencher l'écriture vers l'aimé...

Les signes de la jalousie, de la violence, se multiplieront si les sentiments ne sont pas partagés.

Il sera facile alors de voir que le graphisme a été tracé en pleine tempête du cœur, la volonté désemparée, emportée comme dans une bourrasque, battue d'une houle d'affolement et de désespoir, de fièvre et de passion ; de cette passion terrible, farouche, exclusive, qui projette le cœur hors de la poitrine de celui qui aime, pour le lancer éperdument à la recherche, et, coûte que coûte, à la conquête et à la possession de l'être adoré !...

— Avons-nous, au contraire, affaire à un roman heureux ? Tous les signes de violence s'adoucissent. Dans la joie l'écriture s'élargit, s'épanouit, semble sourire au bonheur... c'est la divine extase de l'amour partagé... Dans la souffrance, toutes les lettres se resserrent, se replient sur elles-mêmes. C'est l'illusion qui languit, s'étiole, agonise et meurt !...

Voulez-vous d'autres signes indicateurs d'états d'âme ? Dans la joie amoureuse, l'écriture monte, se dirigeant vers le ciel (le septième naturellement) ; dans la tristesse elle descend, — et cette pente fatale conduit parfois jusqu'au tombeau, puisqu'il n'est que trop vrai, comme l'a dit Musset, qu'on peut mourir d'amour : l'expérience de tous les jours l'atteste.

C'est donc par cet ensemble de signes que l'on peut voir si une personne est heureuse ou malheureuse par le cœur.

La bassesse morale se traduira infailliblement par la malpropreté matérielle du graphisme ; je ne parle pas, bien entendu, de l'écriture des malheureux qui en sont réduits à écrire avec les plumes des bureaux de poste.

Cette malpropreté se révélera par le fléchissement en arrière des jambages qui, comme pris de honte, semblent vouloir fuir et se dérober ; par les traits baveux, etc...

Et maintenant, point capital !...

Comment savoir si le scripteur est sincère?

Donc, le graphisme de l'être aimant, vraiment passionné doit porter la trace de sa sincérité.

A quoi se reconnaîtra-t-elle ?

A l'écriture couchée, dextrogyre (allant vers la droite) à la signature semblable au texte.

Ceci est très important à observer.

La signature non semblable au texte annonce toujours un individu dont il faudra se défier, une dualité dans la personnalité.

La sincérité se reconnaît donc surtout à ceci que le geste est le même dans la signature que dans le texte, c'est-à-dire qu'il y a même allure dans le graphisme.

Ainsi ce sont les signes concomitants, la fixité de ces signes, qui annoncent la sincérité.

— Il y a, au point de vue de la dissimulation, un signe tout à fait intéressant à observer.

Défiez-vous des signatures voilées, c'est-à-dire des signatures sur lesquelles le scripteur a mis une barre ou un paraphe...

A-t-il simplement barré la première partie de son nom ? Il a cherché à voiler l'intimité de sa vie privée. Ce peut être une rare qualité. Don Juan n'est pas modeste en général.

Le scripteur a-t-il barré la deuxième partie de son nom (nom de famille), il cherche à dissimuler certaines choses arrivées dans sa vie publique.

Et les coquettes ? Comment les reconnaître, les démasquer ?

Il y a différents genres de coquettes...

1° Il y a celle qui n'est pas vraiment dangereuse, qui ne songe qu'à plaire, à faire valoir ses charmes. Elle a raison ! Elle sera la joie de nos yeux. Etre belle est une politesse pour les autres.

2° Il y a la coquette froide et habile qui joue l'amour sans le ressentir, pour mieux s'attacher ses victimes.

Femme à éviter s'il en fut !...

Celle-là s'adresse aux fibres les plus profondes de la vanité masculine, elle sait qu'on n'y fait jamais appel en vain !...

La coquetterie de notre intrigante aura donc la vanité de l'homme pour alliée et pour complice ; c'est précisément pour cela qu'elle sera si dangereuse... L'écriture sera grêle... toute en arcade, avec des volutes, des enroulements... (la coquette roule et enroule)...

Les lettres seront prises en dessous, ce qui est la marque, la griffe, le sceau de la méchanceté féline, sournoise, et de la traîtrise.

— Le lasso du paraphe et les *d* aiguisés, c'est l'indice de la coquetterie enfantine et bêbête...

C'est celle des fillettes et des jeunes filles de 18 ans avec rubans dans les cheveux et bouche en cœur.

C'est l'oie blanche d'autrefois... espèce disparue !... (Il reste bien encore des oies, mais elles ne sont plus blanches.)

3° Il y a la coquette professionnelle :

Enroulements savants... formes très élégantes des lettres... allure posée.

Dans ce graphisme, comme dans la scriptice, tout est calculé... rien d'impulsif... de naturel... C'est la femme qui combine, prémédite à tête reposée tous ses effets.

Chez elle le sentiment n'est ni sincère ni réel, elle n'a aucun besoin affectif d'aucune sorte.

Et, puisque je parle des coquettes dangereuses, des coquettes froides et habiles, et des coquettes professionnelles, je suis, par une pente toute naturelle, amené à m'occuper de leurs malheureuses victimes, les pauvres hommes.

Ne les plaignons pas trop !...

Dans les aventures du cœur, ils ne courent pas les mêmes risques que la femme.

L'écriture du type dit *séducteur*, du *don Juan* de toutes catégories, est fort répandue.

Inutile de dire qu'elle porte les signes, l'empreinte de la matérialité la plus vulgaire, et parfois même du vice. Ce sont les lassos de la séduction, avec tous ses accessoires, toutes ses indications sensuelles ; ce sont *les points du viveur*, les fuselés de la sensualité, etc...

Et cela est assez naturel, l'homme étant à base de sensualité et d'égoïsme.

Pour la femme, Dieu merci, il n'en est pas ainsi.

Chez elle l'amour, au sens propre du mot, est la seule raison d'être de la vie ; et, à sa flamme généreuse, la sensualité et l'égoïsme, qui sont comme l'essence même de l'amour masculin, deviennent tendresse et dévouement.

Il fallait bien qu'il en fût ainsi pour la perpétuation de la race !... si les femmes n'avaient pas eu au cœur un océan de tendresse, il y a longtemps qu'elle aurait disparu !

Oui, il faut avoir la loyauté de le reconnaître : l'amour de la femme est beaucoup plus élevé, beaucoup plus noble, plus désintéressé, plus fidèle que celui de l'homme.

— Et maintenant je conclus :

Il résulte de nos observations une preuve nouvelle — *par l'écriture* — que la femme est un être vraiment supérieur ; que nous devons l'aimer autant que nous l'admirons, que nous ne lui rendrons jamais le culte qui lui est dû, et que sa beauté physique n'est que le reflet de sa beauté morale.

Entre toutes les femmes belles par leur âme, belles par la noblesse et la pureté de la flamme qui incendiait leur cœur, a brillé une Vierge dont le nom incarne et symbolise à jamais la passion dans ce qu'elle a de plus héroïque et de plus beau, puisque cette passion qui la brûlait était celle de notre cher pays, de notre France bien-aimée, et que cette Vierge était Jeanne d'Arc !...

Jeanne d'Arc, que vous vous apprêtez à fêter tout à l'heure, et vers laquelle s'élèvera comme un pur encens l'hommage de vos chants d'admiration et d'amour !...

Si Jeanne ne savait pas écrire, elle avait appris à signer.

Elle traçait la lettre J, initiale de son nom, comme elle aurait dessiné une épée...

Sa signature révèle le courage indomptable, la loyauté absolue, ce courage moral que nous venons de reconnaître chez les femmes.

PAUL DE FALLOIS.

Nous rappelons à nos lecteurs que ce qui concerne la rédaction et les réclamations doit être adressé à Mme E. Gaston Mery, 6, avenue Gambetta, à Clichy (Seine).

Nous prévenons nos lecteurs qu'on peut s'abonner SANS FRAIS **et directement à l'*Echo du Merveilleux* dans tous les bureaux de Poste.**

Le sabbat a-t-il existé?

Quelques témoignages authentiques

Il s'agit de la légende de la Hos du Diable de Milly (dans la Meuse) et du Sabbat.

M. Robinet de Cléry, dont le nom est connu des lecteurs de l'Echo, est originaire de ce pays de Milly. Il est donc bien en situation de nous raconter les légendes de la Meuse si intéressantes à tant de titres. D'un autre côté, M. Robinet de Clèry qui est un chrétien et un savant, a l'habitude de la plume autant que de la parole et charme aujourd'hui ses lecteurs comme autrefois ses auditeurs.

La ville de Cléry, origine de la famille de M. Robinet, est située au pied de la vieille forteresse de Dun-sur-Meuse. M. Robinet m'écrit que plusieurs de ses aïeules étaient des demoiselles de Milly, et, par suite, il est admirablement documenté pour ne raconter que des faits absolument certains.

L'avant-propos du manuscrit qu'il m'envoie porte ce titre affriolant :

LE SABBAT A-T-IL EXISTÉ?

Quelques témoignages authentiques.

Ce titre, étant donné le talent de M. Robinet de Cléry, suffit déjà pour actionner la curiosité de nos lecteurs.

« Quoi que l'on pense de la Sorcellerie et des pro- « cès des sorciers, nous écrit notre ami Robinet de « Cléry, il est hors de doute qu'ils n'ont pas été des « actes de persécution catholique *et que les protes- « tants en ont commis autant que nous, s'ils n'ont « pas eu un fond de vérité, etc., etc... »*

MME E. GASTON MERY.

Ce qui est absolument hors de doute, c'est que de très nombreuses condamnations ont été prononcées et exécutées pour des faits de participation au sabbat, c'est que des sorcières ont été brûlées pour des faits de ce genre, en Lorraine, en Allemagne, en Tyrol, que ces condamnations et ces exécutions ne se perdent pas dans la nuit des temps, à des époques de barbarie, mais qu'elles ont eu lieu presque de nos jours, au XVIe, au XVIIe et au XVIIIe siècles, sans soulever de protestations.

Faut-il y voir des actes d'intolérance et de persécution catholiques? ou bien une croyance universelle répandue dans tout le monde civilisé?

Cette croyance remontait loin.

A Toulouse une noble dame, âgée de cinquante-six ans, nommée Angela de Labarite, fut la première brûlée comme sorcière. Elle fit partie d'un grand auto-da-fe qui eut lieu dans cette ville dans l'année 1275. A Carcassonne, de 1320 à 1350, il y eut plus de 400 exécutions pour sorcellerie. C'est en 1309 que les Templiers furent brûlés à Paris pour la même cause. Ce fut aussi le prétexte de la condamnation et de l'exécution de Jeanne d'Arc à Rouen, le 30 mai 1431. En 1484 le pape Innocent VIII édicta une bulle contre la sorcellerie.

Pendant trois mois de l'année 1515, environ 500 sorciers furent brûlés à Genève. En 1524, un grand nombre de personnes furent brûlées pour le même crime dans le diocèse de Côme. Vers l'année 1520, un grand nombre furent suppliciés en France; un seul d'entre eux avoua avoir eu 1.200 complices. De 1580 à 1595, pendant une période de quinze ans, environ 900 sorciers furent brûlés en Lorraine. Entre 1627 et 1629, 157 personnes, vieux et jeunes et de tous rangs, furent brûlées à Wurtzbourg, en Bavière. C'est en 1634 que se plaça la condamnation d'Urbain Grandier, condamné pour avoir introduit des pratiques de sorcellerie dans un couvent d'Ursulines.

En 1624, 20 pauvres femmes furent mises à mort en Bretagne comme sorcières. En 1648-1649, des troubles graves se produisirent dans le Massachusetts au sujet d'accusations de sorcellerie, et en 1683 de terribles persécutions auront lieu en Pensylvanie pour la même cause. En 1692, à Salam, dans la Nouvelle-Angleterre, 19 personnes furent pendues par les Puritains pour sorcellerie; 8 furent, en outre, condamnées, et tandis que 50, qui avaient avoué être sorcières, furent acquittées. En 1657, Nicolas Remy, le célèbre persécuteur des sorciers en Lorraine, se vantait d'avoir brûlé 900 personnes en quinze ans. Dans une seule principauté allemande, 242 personnes au moins furent brûlées entre 1648 et 1651, y compris plusieurs enfants de 1 à 6 ans. En 1749, Marie-Renée fut brûlée à Wurtzbourg pour sorcellerie. Le 17 janvier 1775, 9 vieilles femmes furent brûlées à Kalisch, en Pologne, sous l'accusation d'avoir ensorcelé et privé de récoltes des terres dépendant du Palatinat; à Landshut, en Bavière, une jeune fille de treize ans fut mise à mort comme convaincue d'avoir entretenu des relations immorales avec le diable. Il y eut aussi des exécutions pour sorcellerie à Séville, en Espagne, en 1781, et à Glaris, en Suisse, en 1783, tandis que le 15 décembre 1802, 5 femmes furent condamnées à mort pour sorcellerie à Patna, dans la présidence du Bengale, par les brahmines, et furent exécutées.

Les rois d'Angleterre ont eu leur part de responsabilité dans ces effroyables hécatombes, Henri VIII, par son statut de 1541, Elisabeth par celui de 1562, et Jacques Ier par celui de 1603. Barrington estime à 30.000 les meurtres judiciaires commis en Angleterre pour cause de sorcellerie pendant deux cents ans.

Il est donc intéressant de rechercher quel a pu être le fondement de ces formidables massacres. Je le fais sans parti pris, sans idée préconçue, faisant connaître aux lecteurs de l'*Echo du Merveilleux* les documents authentiques que les hasards de ma vie ont fait passer sous mes yeux.

(*A suivre.*) ROBINET DE CLÉRY.

Le principal Masque de fer

démasqué

D'abord, nous disons *le principal*, par ce qu'il est avéré désormais qu'il y en eut plusieurs à la fois, en même temps que lui, sans doute pour mieux dépister les curieux de son époque et ceux de l'avenir.

Il en a été de même, plus tard, pour dérouter aussi les chercheurs du *vrai* fils de Louis XVI, sauvé du Temple, parmi le tas des faux dauphins, qui surgissaient et souvent qu'on faisait surgir de partout, pour nuire au seul véritable et digne de ce nom. — C'est ce qui résultera bientôt du rapport de M. Boissy-d'Anglas, quand il réclamera la reconnaissance des prétendus Naundorf, comme descendants directs de Louis XVII, au Sénat français.

Depuis quelque temps, une feuille hebdomadaire, la *Voix de Marie*, ainsi que deux revues mensuelles : *Diex el volt* et les *Annales des Croisés de Marie* — à la suite de deux généalogistes distingués du centre de la France, MM. le comte de Place et le baron de Corrèze — mettent en évidence un descendant direct du personnage mystérieux connu sous le nom de *Masque de fer*, tout en présentant celui-ci comme un fils de Louis XIII, soustrait à la cour dès sa naissance, par une raison d'Etat, alors plausible, vu l'état des esprits, mais qui, par la suite, environ trente ans plus tard, devint un escamotage sans excuse, surtout de la part de son auteur... princier.

Or, ce descendant légitime et authentique, évoque personnellement, par ses traits et sa haute stature, le souvenir vivant de son ancêtre Louis XIII...

Mais quoi? dira-t-on d'emblée : un descendant direct actuel du *Masque de fer*, lequel aurait été un frère de Louis XIV et même son aîné : est-ce possible?

— Eh! mon Dieu, pourquoi pas? L'orgueil et l'ambition ne sont-ils pas toujours capables de tout, même en haut lieu?

Mais encore, et avant tout, il faudrait qu'il importe de résoudre cette énigme, si longtemps telle, mais qui ne le serait plus. — Soit, d'accord.

Admettons, si vous y tenez, que la solution de ce problème n'ait plus aujourd'hui qu'un intérêt historique purement rétrospectif. — Soit également.

Elle n'en établit pas moins l'usurpation de Louis XIV et de toute sa lignée, usurpation *inconsciente* au début, pour ce jeune monarque élevé sur le trône à cinq ans, comme chacun sait. Car le prince, *masqué* plus tard de velours, et non de fer (comme on l'a toujours dit à tort et à faux), après son escamotage opéré cette fois *bien sciemment*, par les ordres du Roi-Soleil, était néanmoins alors le seul roi légitime, le seul ayant droit de régner sur la France des Bourbons.

Notre attention est de produire ici les documents ignorés de la masse des Français, voire même des historiens, tels que Marius Topin, le général Jung, Funck-Brentano et autres, qui, du moins, ont eu le tort de n'y point prendre garde, s'il les ont connus.

Contentons-nous de leur servir à tous, pour commencer, ce passage des *Mémoires d'Outre-Tombe* de Châteaubriand, nullement suspect, on en conviendra, dans la circonstance :

« Le *Masque de fer*, frère jumeau de Louis XIV, épousa secrètement la fille de son geôlier, de l'aveu même de la cour. »

LÉO FRANC.

Enquêtes sur les gypsies modernes

Mme Dubreuil

Poursuivant mon enquête sur les voyantes parisiennes, je suis allée demander à l'une des plus réputées : Mme Dubreuil, 105, rue Lamarck, comment elle *voyait* et comment elle *guérissait*.

Avec une très grande sincérité, l'aimable femme a bien voulu me faire le récit suivant :

« J'étais toute petite, quand je me sentis un jour touchée par une main glacée. Je le dis à ma mère qui, n'ayant pas de croyance spiritualiste, mit cette impression sur le compte de mon imagination. Pourtant on apprit peu après que ma grand'mère venait de mourir.

« Une autre fois, j'avais neuf ans, sur une interrogation de mon âme angoissée par une inquiétude filiale, je vis un signe, et une lettre apparaître dans le ciel.

« Plus tard, encore, en pension, la religieuse de garde, au dortoir, plaçait toujours mon lit près du sien, car la nuit, endormie, je racontais ce qui se passait au loin....

« Je n'avais cependant jamais entendu parler de spiritisme ou d'occultisme.

« Après mon mariage, toutes ces facultés supra-normales disparurent. Les années passèrent, le malheur m'accabla ; je demeurai seule, ruinée...

Ne sachant que faire, que devenir, je priai le Ciel de venir à mon aide. Alors, j'aperçus devant moi une main lumineuse qui faisait le geste de magnétiser...

« Le lendemain, comme par hasard, une brochure me tomba sous les yeux. Elle parlait des cures faites par le magnétisme, et expliquait que les médiums guérisseurs possèdent une sorte d'électricité animale. Or, mon mari m'avait surnommée la *femme électrique*, parce que chaque soir, lorsque je peignais mes cheveux, il jaillissait de ceux-ci des étincelles.

Je résolus d'essayer mon pouvoir guérisseur.

Une pauvre femme de mon voisinage avait un fils qui souffrait d'un lombago. Je voulus tenter de faire disparaître son mal. J'imposai les mains, je priai Dieu, et le garçon fut guéri non seulement de ses douleurs de reins, mais encore d'une grave maladie de cœur.

« Ce fut ma première cure.

« Le second malade fut une concierge en face de l'église Saint-Vincent-de-Paul, qui souffrait de douleur au talon, qui l'empêchait de marcher depuis plusieurs mois. Elle fut

guérie, ainsi que son petit-fils âgé de quatre ans, qui, par la suite, fut atteint du croup.

« A mesure que je soignais, se développait en moi une double-vue remarquable.

« On m'appela un jour pour soigner un pauvre homme de la rue Pigalle, que son médecin déclarait atteint d'entérite.

« Je diagnostiquai un cancer dans les reins et dis que le malade serait mort dans les deux mois.

« Incrédule, on me renvoya. Quinze jours après, la femme arrivait chez moi : le médecin venait de reconnaître la présence du cancer. »

Mme Dubreuil m'a conté beaucoup d'autres faits de voyance ou de guérisons. Je ne peux les citer tous aux lecteurs.

Seulement je tiens à leur rappeler que, lors de l'enquête que je fis au moment de la disparition de la petite victime de Soleilland, Mme Dubreuil fut la voyante qui se rapprocha le plus de la vérité.

Palpant les vêtements de l'enfant, que j'avais apportés avec moi, elle me dit : « Cette petite est morte, sûrement ; elle a été *tuée*... elle a reçu un *coup de couteau au cœur*, et, à l'heure actuelle, elle ne se trouve ni dans l'eau ni dans la terre, mais dans un *grand endroit entouré* et *couvert*. Je ne saurais dire exactement sa situation, elle n'est ni assise ni couchée ».

On sait comme les événements donnèrent raison à la voyante.

Mme L. MAURECY.

NOS ÉCHOS

LE PRINCE TROUBETZKOY
raconte les pressentiments de Tolstoï

Le prince Paul Troubetzkoy, sculpteur et ami de Tolstoï, est revenu ces jours derniers de Russie, où il fut l'hôte du grand penseur.

Quelle avait été l'attitude de l'ecrivain cet automne ? Pensait-il déjà à quitter Yasnaïa-Poliana ?

— *Oui, affirme le prince. Un matin, nous faisions une promenade à cheval dans la forêt. Tolstoï s'arrêta et me dit :*

« — *Comme je respire librement ! Comme je goûte pleinement la vie ! Il me semble revenir aux premières années de ma jeunesse... J'ai peur...*

« — *Peur ! Vous vivrez cent ans !*

« — *Il ne faut pas dire de ces choses*, cela porte malheur...

« *Car Tolstoï était un peu superstitieux.*

« *Et, comme nous revenions à la maison, il me désigna un Circassien en armes qui courait à travers un champ.*

« — *Depuis qu'on nous a pris quelques chevaux*, « *la comtesse* » m'inflige *aussi ce garde... Ce garde, les laquais, les voitures... Non, non,* je ne mourrai pas au milieu de tout cela... jamais, jamais... Quand je sentirai.., je partirai doucement... *Au trot, maintenant, voulez-vous ?* »

— *Ah ! c'était un homme d'une grande sincérité, d'une grande loyauté...*



AU PAYS DU FANTASTIQUE (Cl. de l'Univ. des Annales.)

EFFET DE MIRAGE OBSERVÉ A VESOUL EN 1518

« Le 22 du mois d'août 1518, au soleil couchant, on remarqua une espèce de spectre dans les nues; c'était un soldat armé, l'épée à la main, qui, suspendu en l'air, semblait menacer la ville; cette figure, observée par tous les habitants, jeta l'effroi dans toutes les âmes; les églises se remplirent à l'instant de dévôts épouvantés, la foule se répandit dans les rues jetant les hauts cris; dans cette circonstance, Claude Normand, l'un des citoyens les plus distingués, se mit à considérer attentivement le spectre et, recherchant la cause naturelle de ce météore, ne tarda pas à s'apercevoir que ce n'était que le portrait de saint Georges placé sur le haut d'une tour de l'église, qui était peint par réflexion et brillait ainsi dans la nue. Cette juste observation rendit le calme à tous ses concitoyens.» (Labbey de Billy : *Histoire de l'Université du comté de Bourgogne.*)

LE CARACTÈRE PAR LES DENTS

Les dents longues et étroites démontreraient la vanité; longues, projetées en avant et débordantes, une disposition à l'avarice et à l'égoïsme; des dents petites, très blanches et séparées, l'indice d'un caractère inégal, avec tendance à la neurasthénie. Enfin, l'infidélité et la fausseté seraient marquées par des dents qui s'enchevêtrent et se superposent.

PHÉNOMÈNES OBSERVÉS AU MONT SAINT-MICHEL

D'après l'*Univers* du 14 septembre 1910, le 15 août de cette année, à 6 heures du soir, pendant plus d'une heure, des flammes blanches ou écarlates apparurent au-dessus de la baie du mont Saint-Michel. Quelques semaines après, entre minuit et une heure, des promeneurs aperçurent comme le faisceau lumineux d'un phare gigantesque, puis un astre chevelu qui éclata en répandant une pluie d'étincelles.

ANECDOTES CURIEUSES à propos des « Tables tournantes » (1)

(Suite)

Il m'est impossible de citer ici toutes les expériences dont je fus le témoin, ou auxquelles je participai, pour la bonne raison que j'ai oublié la plupart. Je vais donc me borner à raconter les principales et les plus importantes, qui sont restées par cela même dans mes souvenirs. Nombre de fois, on demanda à la table l'âge inconnu de quelque personne présente, le nombre de pièces de monnaie que tel assistant avait dans son porte-monnaie, le nombre d'allumettes restant dans la boîte entamée que tel ou tel avait dans sa poche, et le plus souvent la table répondit juste. Je ne cite tout cela en bloc que pour mémoire.

Un soir qu'on opérait dans la chambre du premier maréchal des logis de mon peloton, R..., celui-ci proposa de demander à la table le nom de la bonne amie d'un « bleu » nommé B..., originaire de Boëge (Haute-Savoie), qui alors « brossait » le dit sous-officier et couchait juste devant sa porte. Ainsi fut fait. La table, interrogée selon les règles, répondit que B... avait, en effet, laissé une bonne amie au pays, et que cette bonne amie s'appelait d'un nom que j'ai oublié. Tous les expérimentateurs et tous les assistants protestèrent ne rien savoir de la chose. On prit note sur un papier de la réponse obtenue, et on alla chercher B..., qui était couché et endormi. Il se leva, et son visage marqua le plus profond ahurissement, quand son « patron » lui demanda s'il n'avait pas, dans son pays, une bonne amie nommée comme la table venait de le dire. Après quelques timides hésitations de jouvenceau effarouché et de « bleu » qui a peur qu'on le punisse, et sur la parole de R... qu'il ne s'agissait que de contrôler une expérience de table « tournante », il finit, après avoir promis de dire la vérité, par confirmer l'exactitude du renseignement.

Une autre fois, au même endroit, un vieux, mais aimable maréchal des logis rengagé, employé dans je ne plus quel service du petit état-major, nommé F..., et Parisien de Paris, ayant entendu parler de nos expériences, vint nous demander de tâcher de savoir, par la table, qui était l'assassin de son père, mort jadis, depuis plus de dix ans, sous les coups d'un meurtrier qu'on n'avait jamais pu découvrir. Nous acceptâmes d'enthousiasme ce beau sujet d'expérience. La table nous répondit qu'en effet le père F... avait bien été assassiné quand il demeurait à Paris, à telle adresse, et que son assassin était un nommé un tel, exerçant actuellement telle profession, telle adresse à Paris; j'ai oublié nom, profession et adresse. Nous fûmes tous interloqués, F... plus que les autres. Quelqu'un lui dit qu'il n'avait qu'à dénoncer le personnage au Parquet de la Seine, mais un d'entre nous qui avait fait son droit, au moins en partie, peut-être moi, fit remarquer que le crime, remontant à plus de dix ans, l'action publique était prescrite, et le criminel à l'abri de toute poursuite. F... se contenta donc de chercher, dans le Bottin de Paris, à sa première sortie du quartier, s'il y avait bien, à l'adresse indiquée, un individu du nom indiqué exerçant la profession indiquée, et fut tout stupéfait d'en trouver un.

(*A suivre.*) SALVETON.

(1) Voir le numéro du 15 mars.

(1) Feuilleton de l' « Echo du Merveilleux ».

LA VOIX D'OMBRE

A Jules Bois.

Un marin m'a dit :

— Nous étions à la fin de la saison. La sardine donnait à Belle-Ile. Nous avions assez bien vendu notre poisson au Palais : dix mille à vingt francs..., jolie pêche, ma foi!... Selon l'habitude du pays, nous voulions rentrer chez nous pour les fêtes de la Toussaint et du jour des morts... Le ciel était sombre, un vrai temps de Toussaint... Le patron, Sotin, était triste.

— Allons, les garçons, qu'il nous dit devers les trois heures de relevée, nous avions fini de manger la godaille : en route pour chez nous!...

Nous avions encore deux heures de flot, une brise maniable de Suroi, de quoi nous faire doubler Hoëdic et Houat.

— Si le vent ne mollit pas, nous ne serons pas loin de la soupe vers les sept heures!...

Nous voilà partis... Nous avions tout haut dessus la marée et du largue... La *Jeanne d'Arc* taillait de la route... Nous voilà en dedans des îles, laissant les Cardinaux sur tribord arrière... Mais voilà que la bougre de brise mollit, mollit tout à fait... Nous sommes en accalminée. Les voiles battent les mâts...

— Bordez les avirons, garçons!...

La mer est maintenant étale... Nous allons tout à l'heure attraper le jusant sur le nez. C'est pas la peine de revenir sur les cailloux des îles... si nous n'étalons pas la marée, nous irons mouiller dans une baie de sable, à l'abri d'Hoëdic, en attendant le flot de cette nuit. Mais tout ça nous fera perdre du temps. Nous ne serons guère parés pour la grand'messe de demain...

Nous nageons peut-être deux heures... Il revient un peu de frais. On rentre les avirons.

— Allons, je crois que nous pourrons tout de même aller voir demain si les femmes ont arraché les mauvaises herbes sur la tombe des vieux et leur ont apporté un peu de sable propre !...

Mais voilà le temps qui se bouche, la nuit qui se fait noire, sans lune. La brise tourne au sussuroi. C'est de la bourasse qui nous trempe la peau. On capelle les cirages... Nous avons trop de toile. Les vents sont lourds à l'entrée de l'hiver. Il faut être prudent, surtout la nuit. Nous prenons un riz dans la misaine et deux dans le taille-vent. La *Jeanne d'Arc* en abat de la route. Il fait tout à fait noir. Nous ne voyons même pas le feu du four, pas loin de nous cependant.

— Veillez bien devant, les gas!... Nous ne devons pas être loin des Ragonnelles et de la Mine!...

Nous écoutons si nous entendons briser la mer dans ces parages dangereux où se sont brisées tant d'embarcations. Tout à coup, nous l'entendons briser, mais tout à fait tout près, presque au ras de l'oreille.

— V'là les brisants !...

Sotin met sa barre dessous. Il tient en ralingue, mais laisse toujours un peu d'erre à la chaloupe.

— Fait-il noir!... qu'il marmonne. Où sommes-nous?... Si on demandait!... Il pourrait y avoir sur la grève quelque ramasseur de goemon... la mer en roule avec ce vent-là... il doit y en avoir à pêcher...

Je crie le plus fort que je peux :

— Où sommes-nous?...

Aussitôt une voix inconnue, pas du pays, une voix distincte, claire, que j'entends très bien malgré le vent et la mer, me répond :

— A la mine!...

— Ah!... là!... là !... fait Sotin.

Vivement nous changeons nos armures. Nous piquons au large. Un peu après, on vire de bord et, à dix heures, nous sommes dans le petit port des sardiniers de Lerat.

Le lendemain, le patron Sotin, les trois autres matelots de l'équipage et moi, nous demandions à tous, partout, à la sortie de la messe, dans les auberges, sur le môle :

— Qui qui nous a répondu de la côte quand nous étions dans les dangers de la Mine?... Il y a une bonne goutte à boire pour celui-là qui nous a sauvé la vie!...

Jamais, monsieur, jamais personne ne s'est nommé... Il y avait pourtant la goutte de promise. Ça ne se comprend pas... Jamais personne... Et la voix était si claire, si claire... Et la veille du jour des Morts, monsieur!... Pourquoi l'homme ne s'est-il jamais fait connaître?... Etait-ce un vivant!...

Lieutenant FABIEN MOUGENOT,
du 1er cuirassiers.

Le Gérant : Mme Gaston MERY.

Paris. — Imp. R. TANCRÈDE, 15, rue de Verneuil.